



Collège iconique

Hybridation des images ou images hybridées

Bernard Andrieu

14 mai 2008



Institut national de l'audiovisuel

4 avenue de l'Europe
94366 Bry-sur-Marne Cedex

Tél. : 01 49 83 30 11

Mél : inatheque-de-france@ina.fr

Site : www.ina.fr

François SOULAGES : Bonsoir. Merci à Bernard Andrieu qui est venu présenter son travail. Il vous a fait passer un certain nombre de photocopies qui constituent la trame de son intervention. Permettez-moi de rappeler qui est Bernard. Il est philosophe, professeur des universités, il a une chaire d'épistémologie du corps et des pratiques corporelles. Il enseigne à l'université de Nancy, il est en lien avec le CNRS. Il enseigne aussi à la faculté du sport de Nancy, ce qui est intéressant dans la mesure où le corps sportif, à mes yeux, est une sorte de laboratoire du corps futur et du corps présent. Il participe à Accorps et aux Archives Poincaré. Bernard a publié un grand nombre de livres, plus d'une quinzaine. Je vais simplement vous lire les titres : *Le Corps dispersé. Une histoire du corps au XX^e siècle* ; *Les Cultes du corps. Éthique et science* ; *Les Plaisirs de la chair. Une philosophie politique des corps* ; *L'Homme naturel. La fin promise des sciences humaines* ; *Médecin de son corps* ; *Le Cerveau. Essai sur le corps pensant* ; *Un corps à soi. Critique du masochisme* ; *La Nouvelle Philosophie du corps* ; *L'Interprétation des gènes. Un exemple de confusion des savoirs* ; *Le Somaphore. Naissance du sujet biotechnologique* ; *Le Corps en liberté. Illusion ou invention du sujet* ; *Être touché* ; *Dictionnaire du corps* ; *Le Soin de toucher* ; *Devenir hybride* ; *L'Invention du bronzage* ; tout récemment : *Mutations sensorielles*. Dans une semaine, aux Presses universitaires de Nancy, paraîtra *Devenir hybride*. Il y a également un numéro de *Courrier international* qui est publié cette semaine, avec l'image d'un implant sur un insecte. Aujourd'hui, Bernard va réfléchir sur les rapports entre l'image et le corps. Il a intitulé sa communication « Hybridation des images ou images hybridées ».

Bernard ANDRIEU : Merci de votre accueil. Je voudrais remercier l'Ina : pour nous qui vivons en province, loin de Paris, nous apprécions beaucoup le site et tout ce qui s'y fait. Je remercie François, que j'avais rencontré à Agadès à l'occasion d'un colloque, et nous avons partagé bien des choses justement autour de cette question de l'environnement et de la technologie. En fait, je vais vous présenter deux parties, d'abord un Powerpoint un peu théorique pour vous expliquer le caractère transversal de cette notion d'hybridité, en présence d'un des pionniers de l'hybridité en France, Edmond Couchot. Je le remercie de sa présence. Je l'ai longuement interviewé et je lui rends hommage dans l'ouvrage *Devenir Hybride* qui va sortir. Ce que je vais dire n'est pas très original : la tâche des philosophes n'est pas de dire des choses originales, mais de synthétiser, d'essayer de comprendre ce qui se passe de manière transdisciplinaire.

Lorsque j'ai rencontré René Girard, il me dit qu'il n'aime pas trop mon sujet de recherche sur les hybrides, parce qu'il trouve que les hybrides culturels, il n'y en a peut-être pas beaucoup, mais les cultures ont bien leurs spécificités. Du coup, je me suis mis à relire René Girard, que j'avais lu dans ma formation à la fin des années 1980. Effectivement, on comprend pourquoi l'hybridité fait peur. Dans la tradition, on va le voir, on a combattu les hybrides, qui étaient toujours des êtres relativement problématiques et dangereux, souvent assimilés à des monstres, en tout cas à des êtres difficilement supportables, stériles, ne pouvant pas se reproduire.

Ainsi, dans ce livre, nous démontrons plusieurs modes d'hybridation, car l'hybride est devenu une catégorie d'analyse qui a dû se distinguer du métis, du monstre et de la chimère :

	Horticole	Zoologie	Genétique	Immunolog	Chirurgie	Informatique
Creation	Greffon	Métis	Chimère	Greffes	Prothèses	Avatar
Identité	Espèce	Race	Hérédité	Plasticité	Réparation	Réseau
Technic	Symbiose	Croisement	In vitro	HLA	Implants	Cybercorps

Devenir hybride est à la fois le devenir du concept d'hybridité d'une dénotation négative à une affirmation dégenérée et le devenir de l'humain dans son hybridation technologique. Faire corps avec la technique n'est plus seulement un habitus mais une modification du soi : la technique du corps devient un habitus tandis que l'hybridation produit une compensation adaptative et une délégation fonctionnelle du corps dans la technique d'un outil, prothèses ou implants. L'hybride est un devenir par l'interaction environnementale et par la compensation indéfinie des défaillances humaines.

C'est une thématique transversale qu'on retrouve dans beaucoup de disciplines et que la question de l'hybridité, au-delà de la question mythologique sur laquelle on reviendra tout à l'heure, a traversé en fait beaucoup de disciplines scientifiques, à commencer par l'horticulture, la zoologie, la génétique, l'immunologie, la chirurgie, et puis l'informatique. Le point de rupture, c'est un débat sur la culture des orchidées autour des XVII^e et XVIII^e siècles. C'est un débat de fond. Les zoologistes pensaient que les hybrides étaient inféconds, que c'étaient donc des êtres assimilés à des monstres, qui ne pouvaient pas se reproduire dans la nature. Les horticulteurs ont montré que, au contraire, les hybrides pouvaient se reproduire. Quand Mendel va découvrir les lois de la génétique, il va évidemment s'appuyer là-dessus pour dépasser le caractère problématique et monstrueux de l'hybride. Je résume, c'est bien sûr plus compliqué que ça. Voici une très mauvaise diapo, juste pour vous indiquer que, à travers l'hybridité, je vais explorer quatre thèmes. En haut, le thème de la modification, à travers le thème des cellules souches de la transgénèse, mais aussi la modification à travers la question de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle anthropologie bionique, qui se développe en Australie et aux États-Unis, chez les polyhandicapés. Et aussi les hybrides et les Cyborgs. À droite, vous avez la problématique de l'exploration, qu'on retrouve aujourd'hui dans la question du métissage dans les *cultural studies*.

Types d'auto-santé corporelle

Soi	Régime	Techniques	Santé	Modèles	Normes	Corps
Harmonie	Exercice	Holisme	Ressentie	Maître	Se libérer	Esthésie sensation
Spirituel	Ascétisme	Conscience de soi	Maîtrisée	Top Model	Se contrôler	Image du corps
Postural	Culte du corps	Eveil corporel	Construite	Body Coach	Bien se sentir	Schéma corporel
Biotech	Changer de corps	Prothèses Implant	Hybride	Médecin	Mieux être	Identité corporelle
Regénéré	Culture in vitro	Cellules souches	Guérie	Génétique	Se réparer	Plasticité Résilience
Plaisir	Jouir de son corps	Performance	Hédoniste	Ecologie Bio	Vivre mieux	Energie

Dans les problématiques esthétiques, les problématiques de beauté et de santé, on va avoir ce qu'on appelle des « poly-parcours » de santé et de beauté, où les gens vont s'hybrider en utilisant des techniques complémentaires. En bas, vous avez la question de la conscience de soi, qui a été abordée récemment par Richard Shusterman dans son magnifique livre qui s'appelle *Conscience du corps*. Vous avez d'une part la question de la composition du corps, qui pose le problème de l'hybridité sensorielle avec la mémoire et l'imagination. C'est-à-dire que dans le corps on mélange différents niveaux, différentes couches esthésiologiques. Et puis la question de l'intersensorialité, qu'on appelle aujourd'hui « intermodularité ». On n'est plus dans l'idée qu'il y aurait un seul sens qui primerait dans la cognition, mais au contraire il y a plusieurs sens qui participent à la construction de la connaissance. À gauche, un thème hyper-classique aujourd'hui, le thème écologique, qui pose le problème des OGM. On voit le débat qui agite l'Assemblée sur le problème des OGM. Derrière, bien évidemment, se posent le problème de l'impact écologique et la question de savoir s'il existe encore des produits naturels ou si on est dans une société où tous les produits sont déjà hybridés, c'est-à-dire qu'il y a une sorte de mélange entre ce qui est cultivé *in vitro* et ce qui est produit dans un environnement contrôlé par l'homme. Donc c'est un thème assez central, qui a des sens différents selon l'entrée qu'on peut avoir. Bien évidemment, l'hybridité est un thème mythologique qu'on retrouve à travers le personnage phare de Frankenstein (qui n'est pas le nom de la créature, mais celui du créateur). Quel est le projet occidental que pose Mary Shelley ? Le premier problème est la question de la domination par le chirurgien qui est capable de créer un corps composé de parties.

Le deuxième problème est celui du statut à accorder à la créature. Je vous rappelle que la créature n'a pas de nom, elle n'a pas de semblable. Dans le texte, le mot « hybridité » n'apparaît jamais. Le texte date de 1818. Il n'est jamais intitulé véritablement comme un hybride, il est toujours présenté comme un monstre. Dominique Lecourt y a vu une préfiguration de l'imaginaire technologique actuel. Quelles sont les qualités prométhéennes qu'on peut retrouver dans la question de l'hybride ? Premièrement, les hybrides ont toujours un caractère unique, ce sont des créatures uniques. Elles sont composées de mosaïques, par une esthétique de la difformité et de la recomposition. Avec les hybrides se pose le problème de l'altérité. Comme pour la créature il n'y a pas de couple hybride, il faut toujours poser le problème de la complémentarité. Nous sommes dans une mutabilité permanente de la matière, c'est-à-dire que les hybrides sont instables. Iron Man au cinéma, tout l'imaginaire développé par Marvel... Dans cet imaginaire, on est toujours dans une mutabilité atomique, chimique, électronique, informatique, etc. Donc c'est l'instabilité. Il y a un déplacement de la norme. Il y a un risque (classique) du renversement de la créature sur le créateur, l'hybride se retourne. Et puis il y a une exclusion par réduction, on pourrait presque dire par naturalisation, de l'hybride dans le monstre, c'est-à-dire que c'est plus facile de dire que l'hybride est un monstre, donc quelque chose qu'on peut éliminer, avec une thématique sur la vengeance, sur le sacrifice de la créature.

La thèse que je défendrai ce soir, qui n'est pas très originale, qui a été développée essentiellement aux États-Unis par Donna Haraway, c'est l'idée que, pour comprendre l'hybridité, il faut dénaturiser le monstre. Il faut considérer que l'hybridité est véritablement

au fondement de la relation sociale, tant du point de vue de la tolérance que du point de vue du métissage, et qu'en incorporant jusque dans notre matière biologique la part de l'autre, la part environnementale, chacun d'entre nous est un sujet mixte. Donc, bien évidemment, le corps n'est pas un adversaire à combattre, mais une matière qui est toujours altérée dans une interaction environnementale. Un des enjeux philosophiques, c'est que derrière l'hybridité il y a une philosophie de l'interaction. L'enjeu important, c'est qu'aujourd'hui nous sommes dans un interactionnisme, et la question n'est pas simplement l'interaction de l'homme avec l'environnement, mais comment l'environnement pénètre le corps humain et change la qualité, l'intensité, le fonctionnement du corps. On arrive à une sorte de représentation d'un corps multifonctionnel.

Tu parlais du sport tout à l'heure. La seule chaire que j'ai créée en France sur l'épistémologie du corps et des pratiques corporelles n'est pas en philosophie, elle est à la faculté du sport. C'est-à-dire que les seuls qui ont créé une chaire au ministère sur le corps en France, c'est la faculté du sport. Ce n'est pas par hasard. On voit très bien que les enjeux actuels sur la performance, sur le dopage, sur l'entraînement, etc., nous les vivons, mais nous vivons aussi des problématiques sur le handicap à travers la question du Cyborg et de l'addiction, la question des apprentissages, de l'ordinateur, des représentations avec Internet, et puis la question de la motricité. C'est notamment la question qui est évoquée dans l'article du *Courrier international*, sur le fait qu'on est aujourd'hui en train d'implémenter des stimulateurs sur des animaux, notamment sur des insectes, une télé-action à distance, pour pouvoir contrôler leurs déplacements.

Le personnage central, c'est Donna Haraway, la philosophe qui a introduit la question du Cyborg il y a déjà vingt-cinq ans. En France, on en est à découvrir la question du genre, qui a été créée il y a vingt-cinq ans aux États-Unis. Donc on peut estimer que la question du Cyborg et de l'hybride ne va arriver que dans une vingtaine d'années. Donna Haraway a écrit ce livre qui vient tout juste d'être traduit en français, *Simians, Cyborgs and Women*, où elle définit le Cyborg comme une créature dans un monde sans genre, c'est-à-dire qu'il faut déjà avoir dépassé la problématique du genre. Je rappelle que le genre, c'est le fait qu'il y aurait une différence non pas naturelle, mais culturelle, entre les hommes et les femmes. Le Cyborg serait donc l'étape suivante.

La thèse que j'avance, c'est que l'hybridité est ce qui vient après le Cyborg, que le Cyborg n'est qu'une partie d'une problématique plus fondamentale qui est la question de l'hybridité. Évidemment, Cronenberg a été en avance sur bien des choses dès *Videodrome*, quand il a commencé à poser la question de la pénétration du corps dans l'image ou de l'image qui pénètre dans le corps. On ne peut pas dire qu'il soit arrivé, dans ce film en tout cas, à quelque représentation de ce que pourrait être l'hybridation, notamment lorsque le poste de télévision est dans le ventre. Dans *Existenz* ou dans *La Mouche*, il pose le problème de la métamorphose, de la mutation, mais on peut remarquer qu'il n'a jamais véritablement abordé directement la thématique de l'hybride. Ça vient certainement du fait qu'il ne faut pas oublier que la question de la mutation, des mutants et de la modification corporelle reste très prégnante dans les années 1970 et 1980, et que l'hybridité apparaît plutôt du côté des *cultural studies* que du côté de la représentation. Dans *Existenz*, on se rappelle qu'il y a un lien interactif entre le corps et la machine par un branchement informatico-chimique qui

précipite une modification du vécu corporel, donc il n'y a plus de différence entre l'espace virtuel et l'espace de simulation.

Voici l'exosquelette que Stelarc, qui a préfacé le livre *Devenir hybride*, a présenté à Nancy l'année dernière. Je lui ai posé la question directement, parce que vous savez que nous avons une vague très moraliste qui sévit dans l'esthétique française. Quand Stelarc dit que le corps est obsolète, ce n'est pas pour dire qu'il est posthumain et qu'il faut abandonner le corps, qu'il n'y a plus du tout de référence au corps. Ce n'est pas du tout ce qu'il veut dire. Il ne faut pas dire « adieu au corps », comme dit David Le Breton. Ce n'est pas cette interprétation-là. Ce que dit Stelarc, c'est que lorsque le corps est obsolète, c'est qu'en réalité les matériaux naturels du corps sont obsolètes, c'est-à-dire qu'on va pouvoir compléter le corps par un certain nombre d'implants, un certain nombre de nanomachines, de prothèses, qui vont nous permettre de redonner une corporéité à la machine plutôt que de mécaniser le corps.

Évidemment, les instrumentalistes moralistes vont vous dire que c'est l'aliénation, que l'homme va être mécanisé, mais ce n'est pas du tout l'idée puisque l'idée est d'avoir une interaction, c'est d'être sujet malgré tout. Le troisième bras, vous connaissez tout ça par cœur. L'implémentation de ce troisième bras qui va lui permettre d'agir. Ce qui est intéressant, c'est de pouvoir utiliser à la fois le rythme naturel du système nerveux central par des implants, des électrodes sur le corps, et la machine. C'est ça, l'idée, ce n'est pas simplement de supprimer l'activité du corps naturel. J'essaie d'étendre les capacités du corps en utilisant la technologie, par exemple des techniques médicales, des systèmes sonores, une main robotique, un bras artificiel, etc. Vous trouvez tout ça sur le site de Stelarc, ce qu'il appelle le « corps amplifié » (*body amplified*). Concrètement, voilà ce que ça donne. Ce n'est pas du Stelarc, c'est de la réalité, c'est une opération.

On a vu récemment à la télévision un reportage sur un enfant sourd, à Lyon, auquel on a réussi à mettre un implant directement sur le nerf auditif. C'est à peu près le même style d'opérations qu'on est capable de faire. Bien sûr, là, on pourrait penser qu'il s'agit d'une opération monstrueuse, mais elle va permettre à l'enfant de pouvoir entendre malgré sa surdité. Ce qui prouve que le problème que posent Stelarc et ce genre d'opérations, c'est qu'en réalité la forme naturelle du corps est aussi un construit idéologique. On pourrait très bien se construire un corps différemment. Simplement, c'est à travers des personnes handicapées qu'on va déconstruire la naturalité du corps pour les aider dans une aide fonctionnelle.

Bien évidemment, la thématique sexuelle est présente. On va développer tout un tas de stimulants masculins ou féminins qui fonctionnent sur le même système d'implémentation à distance. Dans le livre, j'ai fait tout un chapitre sur la révolution Nintendo, parce que vous avez vu qu'on est capable aujourd'hui de développer toute une gestuelle par simulation virtuelle, avec la Wii qui va permettre de projeter le schéma corporel physique sur le schéma corporel virtuel. C'est quelque chose de très intéressant, car il y a un feedback entre la lecture que fait la machine de votre propre schéma corporel sur votre propre posture par exemple. Ils ont fait ça avec le sport et maintenant ils font ça avec le yoga, la musculation, etc. Ce n'est pas simplement des adolescents boutonneux qui se précipitent sur la machine. Le principe, c'est un capteur qui est disposé devant la télévision, relié à la télévision, et qui lit

le mouvement que vous faites devant des capteurs, qui sont traduits dans un programme qui reconnaît si vous êtes normatif ou non. C'est assez normatif. Si vous faites un mauvais geste, il va vous dire : « Bad ! » Il faut corriger la posture. Ils ont fait ça avec le tennis, le golf, le foot, et maintenant ils attaquent directement la gymnastique, le schéma corporel, c'est-à-dire la posture. Avant, c'étaient des gestes techniques, et maintenant c'est le schéma corporel. Je pense qu'on va en arriver aux émotions.

Orlan en est à la culture du tissu de sa propre peau. Vous avez peut-être vu ça à Saint-Étienne pour ses 40 ans, dans le gros volume qui est sorti sur Orlan. Elle a rejoint le courant du bio-art. Je vous fais passer le livre qui vient de sortir à Oxford University, *Skinterface*, tout le courant du bio-art, culture de tissus, qui vient de sortir, qui a été organisé par Jan Hauser, qui est un *curator*, un organisateur d'expositions internationales. Vous remarquerez que ce livre est lui-même interactif : la peau du livre change avec la chaleur des mains. C'est l'exposition de Liverpool. D'un côté on a Orlan qui se met des implants, et de l'autre on a des implants qui sont... Il n'y a plus de différence entre le monde de l'art et le monde technique. Aujourd'hui, les gens vont s'hybrider en mettant des implants mammaires. Je suis allé au Brésil, il y a une revue, qui s'appelle *Plastica*, entièrement consacrée à la chirurgie plastique du corps, tant pour les hommes que pour les femmes. Vous pouvez aller sur un site qui s'appelle *Plastica*. Vous avez toutes les opérations possibles et les implants. Ce qui est intéressant, c'est que les gens qui utilisent le Botox ou les implants mammaires ne s'appellent pas hybrides. Le but n'est d'ailleurs pas tellement de le montrer, de revendiquer une identité. Il n'y a pas vraiment d'identité hybride.

Jean-Michel RODES : Au Brésil, on revendique des choses, alors qu'ici on le fait plutôt en cachette. Ça dépend des cultures. C'est même un signe de statut social, une sorte de signe distinctif. De même qu'on peut avoir une belle voiture, on peut avoir fait récemment une chirurgie esthétique. Ce ne sont pas les journaux qui dévoilent que telle ou telle personne, des hommes politiques, ont fait de la chirurgie esthétique, ce sont eux qui l'annoncent.

Bernard ANDRIEU : Le problème que ça pose au niveau éthique, c'est qu'on s'est aperçu en France, notamment Nadine Pomarède, avec qui nous travaillons, que ce sont des populations de plus en plus jeunes qui viennent s'implémenter en Botox. Le Botox devient le nouveau piercing. On a des femmes de 20-22 ans qui viennent faire du Botox. La question est évidemment : est-ce qu'il faut poser des limites éthiques ? est-ce qu'il faut poser des limites juridiques au fait d'implémenter ou d'hybrider technologiquement son corps ? Beaucoup d'artistes sont dans cette posture critique, interrogeant la logique de l'apparence, c'est-à-dire : tout compte fait, est-ce que l'hybridité n'est pas aussi le retour à une certaine forme d'apparence, le désir de gommer le temps, d'être toujours dans une problématique de régénération ?

Vous avez vu que j'alterne des photos artistiques et des photos scientifiques. Là, nous sommes devant une problématique absolument fondamentale, qui est la question de la greffe du visage, qui a donné lieu à un débat très important au Comité d'éthique en 2002. Ça a pris deux ans pour qu'on ait l'accord, en 2004, pour pouvoir réaliser cette opération. Bien évidemment, ça pose un énorme problème identitaire puisque même Jean-Luc Nancy dans

son livre sur *L'Intrus* défend une thèse opposée à la mienne : il considère que la greffe est toujours la question de l'intrusion, de l'altérité, de l'altération, alors qu'avec le visage on est véritablement dans la problématique de ce qui serait l'identité première. Donc là, à travers cet exemple d'hybridité sommes-nous capable d'intégrer dans un visage premier une partie du visage d'un autre être humain ? Bien évidemment, il y a toujours des cas extrêmes, qui sont des logiques de réparation ou des logiques de reconstitution d'apparence, avec des problèmes d'immunité. Dans l'entretien qu'elle a donné au *Monde* cet été, elle dit qu'il y a eu deux fois des rejets, donc c'est extrêmement fragile. En même temps, je crois que nous devons réfléchir sur le statut qu'il y a à donner à tous ces êtres qui sont prothésés, implantés, modifiés, etc., qui ne sont pas des handicapés. Ce sont des gens qui peuvent avoir un statut ontologique qui est celui du mélange, du mixte.

Ce qui s'est passé avec le piercing, par rapport à tout ce qu'a fait David Le Breton sur la question de la construction de l'identité, pour moi le piercing n'est qu'une étape par rapport à la question de l'hybridation, c'est-à-dire que c'est une hybridation esthétique. Je pense à nos enfants, en particulier à mon fils. Pour eux, pour leur génération, l'hybridation technologique ou biotechnologique ou informatique est quelque chose d'absolument évident, alors que pour nous il y a encore des papiers qui sortent pour nous dire que c'est dangereux, que c'est une déformation, une monstruosité. Mais pour la génération de nos enfants, qui ont été élevés avec Hulk, Iron Man, tout l'imaginaire Marvel... Allez voir *Iron Man*, pour moi c'est le plus réussi de tous. On voit qu'ils ont atteint un seuil de réflexion technologique sur le problème de l'incorporation de l'implant sur des problèmes vitaux.

Si le progrès bionique arrive à produire des cœurs artificiels extrêmement réduits, qui sont en interaction avec des boîtiers externes sur le corps, des boîtiers informatiques, alors la question de « c'est des monstres, c'est des handicapés », disparaîtra. La miniaturisation technologique va permettre de l'intégrer totalement au corps afin de le supporter. Cela va prendre encore une vingtaine ou une trentaine d'années, mais c'est quand même vers cette intégration que nous allons. Des pionniers comme Mark Inglis (je vais vous montrer Oskar Pistorius tout à l'heure) qui posent des problèmes comme : qu'est-ce que c'est qu'un handicapé ?

Il faut en finir avec la notion de handicap. En réfléchissant globalement et si la stigmatisation n'isole pas les handicapés dans une catégorie sociale bien précise, une différence de degré et non plus de nature s'instaure entre celui qui est greffé, celle qui est implantée, celui qui a des implants cochléaires, ceux qui ont des prothèses aux genoux et aux hanches. Des gens comme Mark Inglis ou Pistorius sont justement des acteurs corporels qui repoussent la limite de la représentation. Mark Inglis a cassé deux fois ses prothèses à 6 000 m avant de pouvoir atteindre l'Everest, il les a réparées sur place et il a réussi à escalader l'Everest. Au-delà de la performance, cela pose le problème de la différence que les catégories d'analyse et les classements ontologiques font entre moi et Mark Inglis, c'est-à-dire pourquoi est-ce que moi, je ne vais pas sur l'Everest alors que Mark Inglis y va ? Est-ce que c'est simplement une différence d'entraînement ? une différence de représentation ? une différence de catégorie, de corps ? Aujourd'hui, la microtechnologie est capable d'implémenter par électro-stimulation des électrodes qui vont stimuler la production chimique dans le cerveau et qui

vont permettre, à terme, de communiquer par un appareillage neuro-prothétique, de l'intérieur à l'extérieur, donc d'assurer une plus grande autonomie.

Le grand marché du XXI^e siècle aux États-Unis, c'est le marché de la prothèse bionique. Avec la question du diabète et de l'obésité aux États-Unis, 2 millions de personnes par an seront amputées dont 90 % sont amputées du membre inférieur. Donc le marché qui est en train de se créer aux États-Unis est énorme avec de plus en plus de personnes qui porteront ce type de prothèses. Elles sont amputées au niveau du membre inférieur, en dessous du genou. Aux États-Unis et en Australie sont en train de se développer des programmes de recherche de pointe sur ce problème de la connexion entre le système nerveux et la prothèse pour éviter de retomber dans une prothèse mécanique qui serait un échec du point de vue de l'hybridation. Ces prothèses complètement hybridées, puisque la bionique consiste à implémenter ce bras artificiel (elle a perdu son bras dans un accident de voiture) directement sur le système nerveux central. Le but est de solliciter une recalibration, une résilience neuroplastique des nerfs. Vous vous souvenez de ce garçon, à Lyon, qui s'est fait amputer des deux mains. Il vient de sortir un livre remarquable qui s'appelle *Je vis avec les mains d'un autre*. Ils ont fait des expérimentations sur son cerveau, avant et après. La neuro-imagerie *in vivo* a démontré que, lorsque les deux mains furent greffées, la partie du cerveau qui représentait la main ayant disparu, a repoussé en se réactivant. C'est-à-dire qu'il y avait une nouvelle représentation de la main qui s'est reformée dans le cerveau. Là, il y a hybridation, il y a capacité du corps à se réorganiser, à se réadapter en fonction de la greffe. Ici, on est sur une greffe organique. Là, on est sur une greffe bionique, et c'est la même chose. Notre schéma corporel est représenté dans notre cerveau dans ce qu'on appelle l'*homonculus*, et la partie qui représente la main avait rétréci. La greffe lui a permis de reprendre sa dimension. Dans le livre qui est paru chez Robert Laffont, *Je vis avec les mains d'un autre*, il y a les images du cerveau *in vivo* avant et après.

(?) : On observe exactement la même chose quand quelqu'un se met à jouer du violon déjà après trois semaines.

Bernard ANDRIEU : C'est la neuroplasticité. Si vous voulez dire qu'il y a une hybridation culturelle qui se fait par l'apprentissage, nous sommes bien d'accord. Il y a une plasticité culturelle qui existe, qui est démontrée. Simplement, jusque-là, la culture n'avait pas été pensée comme quelque chose d'hybride parce qu'elle est incorporée par l'*habitus*, ce que dit Mauss, par les techniques du corps. En ce temps, les objets techniques, qui étaient extérieurs à nous, ne pouvaient pas être implémentés directement sur le corps. Ce qui aujourd'hui est nouveau, c'est de les apposer sur le corps ou bien les mettre à l'intérieur du corps comme vont faire les nanotechnologies. À ce moment-là, il y aura des modifications. Mais effectivement ce sont des choses qui sont connues depuis les années 1970, depuis Hubel et Wiesel qui démontrèrent la plasticité.

Avec Jesse Sullivan sur YouTube que vous pouvez regarder et vous le verrez marcher et bouger les bras. Il est double amputé des bras et il saisit des verres, etc. Ça représente un espoir considérable du point de vue de qu'est-ce que c'est qu'un handicapé. Des prothésés reprennent les normes esthétiques classiques pour faire des concours de body-building. La

question de la norme esthétique et de la poursuite du standard se fait avec la prothèse. L'esthétique de la prothèse va prolonger l'esthétique du corps.

Ce sont des handicapés moteurs qui ne peuvent plus du tout communiquer autrement que par la vue, donc on récupère le système d'orientation de la vue qui est téléporté sur l'écran pour indiquer où la personne regarde. Ces gens ne peuvent pas parler, pas écrire. La machine fait des phrases au fur et à mesure. Ça va assez vite, puisque l'œil se déplace et ils peuvent composer des phrases. Ce qui prouve qu'on va aussi arriver à une connexion directe sur le cerveau, comme on l'a vu tout à l'heure. On en parlait avec Catherine Vincent du *Monde*, on va sortir un papier d'ici dix jours sur cette question-là. Catherine pense qu'on va arriver à ce type d'implants, mais qui seront des implants fonctionnels, sur la vue, sur le toucher, sur l'oreille, etc. Il faut sortir du fantasme, on ne va pas remplacer le cerveau, on ne sait pas faire encore. Par contre, on peut remplacer les périphériques sensoriels. On va pouvoir réassurer l'interaction entre le monde et le corps. Ça, c'est fondamental.

Bien sûr, moi qui travaille dans une faculté du sport, nous nous intéressons notamment à Sarah Reinertson, c'est-à-dire à ces athlètes qui, lorsqu'ils ne courent pas avec le président des États-Unis, viennent interroger la norme des Jeux olympiques. L'athlète qui a le plus interrogé cette norme, c'est Oscar Pistorius, qui a demandé de participer aux Jeux olympiques parmi les valides. C'est le premier handicapé (moi, je ne l'appelle pas « handicapé », je l'appelle « hybride »), c'est le premier hybride qui vient dire au monde valide : « Attendez, les gars, moi, le 400 m, je le cours en 46 secondes. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas courir avec les gens qui courent en 45, 44 ou 43 secondes ? » Le CIO s'en est tiré par une expertise qui a été faite par nos collègues de la faculté du sport en Allemagne, pour démontrer que, tout compte fait, Oscar Pistorius est avantagé ! Il est avantagé non pas au départ, puisqu'il perd 2 secondes au démarrage, mais dans le deuxième 200 m où il va plus vite que les autres coureurs, donc il ne peut pas concourir parce qu'il aurait un avantage par rapport aux coureurs normaux. Vous le savez bien, nous avons affaire à des coureurs « normaux », qui ne sont jamais dopés, jamais oxygénés, qui sont de purs sucres de l'entraînement !

Nous avons beaucoup suivi cette affaire, parce que c'est quand même la première fois qu'il y a un tel retournement. Je parlais tout à l'heure du retournement de l'hybride sur la norme. Pourquoi faudrait-il que les hybrides courent avec les hybrides ou que les handicapés courent avec les handicapés ? D'autant qu'on a affaire à des gens qui sont majoritairement dopés. Aujourd'hui, on le sait quand même en grande partie dans le monde du sport. Pour atteindre un seuil de performance, il faut pouvoir à un moment donné rentrer dans des protocoles extrêmement précis.

Edmond, j'ai du mal à l'appeler un artiste, mais en même temps je trouve ça tellement fascinant comme travail... C'est Hiroshi Ishiguro, qui était paru dans *Le Monde 2*, qui travaille dans un laboratoire de robotique au Japon. Ils développent de nouveaux robots qui sont des robots interactifs, des robots d'accueil, dont le but est d'assurer une permanence, à la fois une fonction de sécurisation dans les grands ensembles et un but d'accueil. Donc il y a tout un travail qui est fait sur la simulation. On sait à peu près faire la simulation de la voix, de l'accueil, etc. Mais lui va beaucoup plus loin puisqu'il s'est conçu des doubles avec une tête siliconée. Là, on est sur l'idée que l'homme va s'hybrider à travers la machine, c'est-à-

dire qu'il va se déléguer, il va se cloner à travers la machine, à travers des capteurs de mouvements qui sont sur le haut du corps, les lèvres, etc., qui vont lui permettre de produire sa propre apparence.

Donc on arrive à ces androïdes féminins qui ont pour but d'assurer de la présence humaine. Comme dans *Blade Runner*, le but est de proposer des robots capables de remplacer physiquement l'être humain, pas simplement en termes de communication, mais aussi en termes d'interactions émotionnelles, c'est-à-dire essentiellement des fonctions de concierge, des êtres qui permettront d'assurer une présence physique qui viendrait combler le vide de la télésurveillance. En fait, les gens sont dans une sorte de vide de la présence humaine. Voici le nouveau modèle, que je vous recommande : Eve R1, qui est un robot qui répond quand on l'interpelle, qui communique par une série d'expressions faciales, donc le caractère émotionnel. Aujourd'hui, on travaille beaucoup sur l'implémentation des émotions dans les programmes. Le grand problème avait été la locomotion, maintenant on sait résoudre ça. Maintenant, on essaie de travailler beaucoup sur l'émotionnel, ce qui fait qu'on va arriver à un nouveau type de robot. On va arriver à des robots qui seront eux-mêmes hybridés, au sens où ils auront une capacité à ne plus être simplement linguistiques ou moteurs, ils seront aussi émotionnels.

Henri HUDRISIER : Quand la concierge s'en va dans l'escalier ou à la cave, on peut mettre sa robote à sa place...

Bernard ANDRIEU : C'est ce qui va arriver, oui. Comment en est-on arrivé là ? Je voudrais vous montrer une série d'images. Je me suis interrogé pour savoir comment on était arrivé à cette situation et quels étaient les artistes qui avaient fabriqué un certain nombre d'images. Je vais plutôt parler de la question de la déconstruction et de la reconstruction du corps. Pour arriver à dénaturer le corps, pour arriver à l'hybridité, il faut arriver à désidentifier le corps, c'est-à-dire qu'il faut le déconstruire. Comme fait Lucas Samaras, il faut essayer de proposer des images avec... C'est ce que fait la couverture du livre *Mutations sensorielles*, une couverture de Nicolas Senegas, un graphiste de Toulouse, où on voit le corps qui est tordu. Il faut pouvoir proposer des images dans lesquelles les contradictions internes éclatent sur la surface même du corps, et pas simplement dans l'action corporelle. C'est ce que fait par exemple Lucas Samaras. Ici, je suis un livre qui m'a servi de bible, qui s'appelle *Le Corps artiste*, qui vient d'être traduit en français, dans lequel on présente un certain nombre d'artistes. Le premier, c'est ce qu'on appelle l'Action Painting. Vous les connaissez : Pollock, Klein... Ce qui nous intéresse, évidemment, ce sont les gens qui ont travaillé sur la matière du corps, c'est-à-dire les gens comme Carolee Schneemann, qui va travailler sur la matière organique, Shigeo Kubota qui va travailler sur le vagin, Paul McCarthy sur le pénis, Andy Warhol sur l'oxydation par l'urine, l'éjaculation du sperme, les cheveux-pinceaux, le jet de peinture de l'anus, le poids plaqué, le sang des règles, etc.

C'est l'idée que toutes les parties du corps peuvent participer à l'œuvre d'art, ce qui produit des images qui sont des images de performances, mais qui permettent d'envisager le corps en dehors de l'esthétique normative classique et à nous préparer. Par exemple, si je compare cette image avec celle de Cronenberg dans *Existenz*, ça ne sort pas du sexe de

Carolee Schneemann, mais c'est la même métaphore, c'est le lien entre... Là, c'est quand elle fait couler la peinture de son anus. Ici, elle peint avec ses cheveux. Là, c'est Jenny Saville, qui déforme le corps en plaquant son corps sur des plaques de verre. Elle crée cette image, cette déformation du corps. C'est très simple. Dans la première partie, je vous ai montré des choses très compliquées, très biotechnologiques. Là, ce sont des procédés très simples. Simplement, ce qui est intéressant, c'est de voir comment des artistes, même encore contemporains, vont utiliser le corps différemment pour modifier la question de la représentation normative. C'est ça qui va permettre de faire évoluer...

Ici, c'est Tracy Warr, qui a fait la couverture du livre sur le corps, qui écrit avec le sang de ses règles. Elle prend le pinceau et elle peint directement sur le corps. Ensuite, on a le corps agissant. Ce sont des gestes d'expression libre : Ben Vauthier, la « mise à nu de la femme soumise » de Yoko Ono, l'enfermement dans une galerie de Joseph Beuys, l'« espace physique à marche exagérée » de Bruce Nauman, les sculptures vivantes de Gilbert & George, la « mise à nu » d'Arnold, ou en cage de Olek Kulik, les « arpentements en tension maximale » (c'est très important pour la modification de la représentation du schéma corporel), les articulations-sculptures, etc. Ici, c'est Ben, bien connu. Là, c'est Yoko Ono, dans la performance où elle se fait couper avec les ciseaux en public, la « mise à nu de la femme soumise », *Cut Piece*, 1964. C'est bien connu, pas très loin d'ici, Joseph Beuys. Gilbert & George. Ça, c'est Kulik qui se fait enfermer dans une cage. Voilà les « arpentements en tension maximale » de Dennis Oppenheim. C'est intéressant parce que ça permet d'envisager le schéma corporel de manière complètement différente du schéma classique.

Ce que j'essaie de montrer avec ces images, qui sont connues, c'est qu'elles nous préparent à l'idée que le corps peut être différent et peut être aussi fonctionnel dans ces différences. Ensuite, il y a tous les artistes qui travaillent sur la transgression, qui sont bien connus : Hermann Nitsch, Günter Brus, Michel Journiac, Gina Pane, Paul McCarthy. Ça, c'est Ana Mendieta, qui met en scène un tableau vivant de viol. Le problème que ça pose, c'est celui de la limitation entre le dedans et le dehors, entre l'individu et le collectif, entre le privé et le public. Il y a un certain nombre d'artistes qui vont travailler sur cette différence, notamment Valerie Export, on va le voir, Yayoi Kusama, Barbara Smith, Vito Acconci, Chris Burden, Gianni Pisani. Valerie Export et Peter Weibel, en 1968, qui se promènent dans la rue en posture de chiens, ce qui est un peu repris par Kulik aujourd'hui. Ça, c'est Yayoi Kusama en 1966 dans *Peepshow*. Barbara Smith en 1963. Chris Burden qui se fait tirer dessus. Marina Abramovic, en 1977, qui oblige les visiteurs à passer entre les deux corps pour entrer dans la galerie. Ça, c'est Jayne Parker, en 1989, qui sort ses intestins par la bouche, une performance de plusieurs jours. Ça, c'est une performance où elle est restée dans un bain de céréales qui ont germé, la chaleur du corps a fait germer les céréales. Ça, c'est un malade du sida qui a fait une performance : il s'est fait porter dans la rue et s'est fait passer tout au long d'une chaîne. Enfin, le dernier thème est la question de l'identité, où les artistes vont remettre en cause l'identité de genre, féminine ou masculine. On retrouve Pierre Molinier, Vito Acconci, Jürgen Klauke, Katharina Sieverding, Lynda Benglis, Hannah Wilke, Mapplethorpe, Andy Warhol.

Avec Stelarc, c'est qu'on peut installer des oreilles dans n'importe quelle partie du corps à partir du moment où on peut les relier au système nerveux central. Le fait que ce soit localisé là plutôt que sur le bras, ça n'a un sens que du point de vue de l'évolution, mais je vous ai montré tout à l'heure un handicapé à qui on a mis l'oreille derrière le crâne. C'est plus près du nerf auditif. Ça, c'est l'exosquelette. C'est beaucoup plus bruyant que la troisième oreille. J'ai assisté à ça dans un entrepôt de Maxéville à Nancy, c'était l'enfer, c'est extrêmement bruyant. Ce qu'on voit dans l'exposition de Liverpool, c'est qu'Orlan fait des cultures de tissus, c'est-à-dire qu'elle s'est fait un manteau avec sa propre peau. On en est là. Matthew Barney, lui, va reprendre dans son œuvre non pas des opérations réelles, il ne fait pas du tout dans le biotech ou dans la culture de tissus, il fait au contraire dans la représentation. Il a fait une série de films, *Cresmaster Cycle*, qui vont permettre de réintroduire le thème de la chimère, le thème du centaure, le thème des êtres mythologiques, qui vont être recomposés. On en est au numéro six. Là, c'est tout un imaginaire... Ça peut vous sembler très éloigné, mais en fait, quand vous relisez les mythologies, on s'aperçoit que tout ça est très ancré dans la tradition. J'ai perdu son nom. C'est branché directement sur son sexe. On arrive maintenant à avoir des types de vêtements... Ce sont les vêtements qu'on est en train de faire. Vous avez vu le livre avec des textures qui changent de couleur selon la chaleur du corps. Quand vous mettez la main sur le livre orange, il devient blanc. Ce sont des textures interactives. Et maintenant, on va arriver à des vêtements qui seront hybridés avec la température du corps et sur lesquels on pourra installer une batterie de capteurs qui peuvent être liés à la santé. Ça se fait notamment pour le suivi des personnes âgées. On leur implémente des capteurs télémétriques, ce qui fait que si elles s'évanouissent, si elles perdent conscience, si elles ont un problème cardiaque, il y a un signal de télésurveillance qui se met immédiatement en branle. On va aussi avoir ce qu'ils appellent des « sensors », c'est-à-dire tout un tas de capteurs qui seront à même la peau, qui sont issus de la recherche spatiale. Tout ça, les astronautes le font depuis belle lurette. C'est de la télémétrie, à distance, où on va pouvoir récupérer de l'information. Mais on va pouvoir aussi agir à distance. Vous voyez le problème politique du renouvellement de la question du bio-pouvoir. On est sur l'amélioration du confort de santé de la personne, mais on est aussi sur un télécontrôle et sur une interaction du bio-politique, comme disait Foucault, encore plus accentués puisqu'on n'a même plus besoin de se déplacer pour agir sur les gens. On va pouvoir agir à distance. C'est pire que la carte bleue. On sait que j'ai retiré 20 euros à la Société générale tout à l'heure, mais là ce sont des capteurs vitaux, qui vont permettre de faire des suivis, mais qui augmentent aussi la question du bio-pouvoir.

Ça, c'est mon ami Lucas Zpira, qui anime un site qui s'appelle Body Hacking, qui est un des grands performeurs actuels sur le piercing et le tatouage. Il en est à faire des suspensions comme Stelarc, il se suspend dans des démonstrations. Aujourd'hui, l'hybridité va permettre à ces gens de communiquer entre eux. L'évolution d'Orlan est assez symptomatique de ce genre de choses. Orlan n'avait jamais fait de biologique, elle n'avait jamais travaillé sur le tissu, elle travaillait sur les implants et elle a découvert la culture de tissus il y a deux ou trois ans. Je suis désolé, j'avais fait toute une partie sur les hybrides électroniques d'Edmond, mais ils sont restés sur mon ordinateur. Edmond et son groupe avaient développé la même chose.

François SOULAGES : Merci beaucoup, Bernard. Tu nous as donné beaucoup de choses à voir, beaucoup de choses que nous ne connaissions pas, donc beaucoup de choses à penser. On va pouvoir aborder de nombreux problèmes, parce que ce ne sont pas forcément les mêmes problèmes qui se posent avec les questions d'hybridation, les questions médicales et d'autres questions sur la représentation du corps pour les corps d'artistes, mais je crois qu'on a bien compris qu'on est au cœur de quelque chose d'essentiel. On pourrait dire que c'est quelque chose de très actuel, c'est vrai, mais c'est une actualité qui remonte à très loin. Si on se rappelle ce qui caractérise l'humanité, on pourrait dire que c'est l'outil, la religion, le rêve.

On a vu tous ces *outils* qui étaient mis en place soit pour des handicapés, soit pour d'autres gens, ces outils qui sont en rapport beaucoup plus direct avec le corps. Ce qui semble choquer les hommes en général, c'est qu'il y a ce contact, ce lien, cette sorte d'hybridation, comme tu le dis avec beaucoup de justesse, en reprenant quelque chose qu'a beaucoup travaillé Edmond Couchot, entre l'outil et le corps. On pourra certainement dire un certain nombre de choses sur tout ce qui concerne le « nanomonde » et l'absorption de tout cela dans notre propre corps.

Mais c'est aussi la question de la *religion*, parce que, si on regarde par exemple l'hindouisme, les représentations des différentes divinités sont des individus qui ont parfois huit bras, dix bras ou un peu plus et d'autres éléments au niveau du corps ; il en est de même avec les divinités grecques ou romaines.

Ce monde n'est pas si ancien, il peuplait à la fois les rêves et les esprits au Moyen Âge, voire à la Renaissance, voire à l'époque baroque et peut-être encore aujourd'hui. Et puis c'est le monde auquel nous participons tous les jours, ou toutes les nuits. Quand nous dormons, nous produisons de l'hybridation.

Parfois, on essaie de voir ce qui se joue derrière cette hybridation, on essaie de comprendre pourquoi les choses sont comme ça. C'est d'ailleurs un petit peu la manière dont Godard définit parfois le cinéma. Il se distingue de Jacques Derrida en disant : « Derrida connaît une sorte de falaise, un énorme bloc, il déconstruit le bloc et il a des petits morceaux. Tandis que moi, je suis face à de tout petits morceaux qui sont perdus et j'essaie de les mettre les uns avec les autres. » Il essaie de mettre un pied d'une statue avec un morceau de film. Ça aussi, c'est de l'hybridation. Tu as bien montré que ce problème était aussi traité avec les prisonniers : les bracelets des prisonniers qui vont être remplacés par des instruments plus élaborés ; et les changements de visage que pratiquaient les prisonniers pour ne plus être reconnus (quand un espion est pris par la CIA, on lui propose de changer son visage et tout va mieux). Bref, je crois qu'on est au cœur de problèmes nombreux, profonds et lourds, des tensions. Tantôt nous sommes du côté de la transgression, c'est peut-être ce qui est le plus travaillé dans le monde de l'art, parce que ça fait écho à la fois à nos désirs et à nos peurs. Tantôt on est du côté de la différence, et on est renvoyé aux handicapés, en tout cas aux représentations que nous avons des handicapés. Parfois on est du côté de la réparation, parce qu'il y a des gens qui ont perdu un bras dans un accident, parfois on est du côté de la maximalisation. Il y a un mot qui n'a pas été employé (j'ai peut-être mal entendu ou je n'ai peut-être pas écouté avec assez d'attention), un mot que tu n'as pas utilisé : le mot « mort ».

Je veux dire par là que, ne parlant pas du corps mort, on pourrait dire que tout ton exposé est un exposé de joie sur le corps, il n'est pas du côté des passions tristes, etc. À la fin, tu as parlé des personnes âgées. On pourrait parler aussi du corps du vieillard.

Je terminerai par deux questions. Est-ce que tu pourrais développer, retravailler avec nous la notion du handicapé ? En quoi le handicapé renvoie peut-être plus à quelque chose qui relève de notre représentation du handicap ou représentation du handicapé, représentation qui aurait comme fonction de donner une place sur un échiquier à cette personne, ce qui nous permettrait d'obtenir une autre place et d'occulter aussi nos handicaps et nos petits arrangements avec notre corps, car nous avons aussi des hybridations, qu'elles soient passagères, régulières ou définitives ?

Bernard ANDRIEU : Merci pour cette remarque. En fait, je suis très influencé par les *disability studies* qui sont apparues aux États-Unis et qui sont liées aux *gender studies*. Aux États-Unis, on a beaucoup de féministes qui se sont emparées de la question du handicap. Les études sur l'invalidité ont montré que le handicap était aussi le résultat d'une représentation. Si je prends l'exemple de l'amputation, l'exemple de mon grand-père, si je prends l'histoire de la prothèse, les prothèses qu'on propose aux soldats de 1914 sont liées à l'état de la technique à un moment donné, et cet état de la technique va définir un statut social. Par exemple, les handicapés de guerre avaient des emplois réservés, des emplois qui, en raison de leur déficit moteur, leur permettaient de ne pas se déplacer : par exemple la poste. Aujourd'hui, si on prend les nouvelles prothèses qu'on a aujourd'hui, imaginons qu'on va arriver à des prothèses bioniques comme celles qu'on a vues, on voit bien que la représentation qu'on a du handicap et de la place, du statut qu'on va donner au handicap, est liée au degré de technicité qu'on va pouvoir développer pour permettre à la personne de se réintégrer dans le monde social. On voit l'enjeu économique qui est derrière. Qui va accéder à ces prothèses ? Il va y avoir les prothèses du pauvre (on le voit avec Handicap International) et les prothèses électroniques, etc. Donc, évidemment, suivant la qualité de la prothèse que tu vas recevoir, ton statut social et ton intégration vont être totalement différents. Les enjeux politiques qui sont derrière sont massifs. Il est évident que dire aujourd'hui que les handicapés vont disparaître, que la notion de handicap va disparaître, c'est un privilège d'Occidental positiviste qui croit dans le développement de la science comme si ça allait résoudre tous les problèmes. Théoriquement, oui. Théoriquement, si tout le monde a une prothèse bionique, il n'y a pas de problème, on devrait pouvoir faire ça. Le problème, c'est que la représentation et l'incorporation de la technique dans le corps vont permettre de définir un degré d'autonomie de ce corps. Quand le concept de handicap a-t-il été inventé ? Épistémologiquement, quels degrés de technique recouvre-t-il ? On l'a inventé très tardivement, dit Sticker quand il fait l'histoire sur le handicap. Il montre que c'est un concept qui apparaît dans les années 1950. Aujourd'hui, ce concept de handicap est lié à un certain état de la technique, il définit un statut, il définit des droits, il définit une économie, il définit des possibilités pour des personnes d'être prises en compte par la société. Mais ça permet aussi aux autres personnes qui entre guillemets ne seraient pas handicapées parce qu'elles sont prothésées de manière plus autonome, par exemple la prothèse de hanche... La prothèse de hanche est la prothèse la plus vendue en France : 1 500 000 prothèses de

hanche, qui sont invisibles. Mon directeur est double prothésé des hanches. C'était soit ça, soit le fauteuil. Il est double prothésé des hanches, ça a marché, il marche très bien. Il n'est pas du tout considéré comme un handicapé, parce que la prothèse est incorporée dans le corps et fait disparaître le déficit moteur et fonctionnel qu'il pourrait avoir. Lui, il ne se vit pas du tout comme handicapé puisque sa prothèse fonctionne et lui permet une grande autonomie, un déplacement, etc. Bien sûr, il ne joue plus au tennis comme avant. Il n'a pas la carte d'invalidé, bien sûr. L'enjeu, c'est que le statut de handicap va être réservé à un type de handicap qui ne peut pas être résolu, certains déficits moteurs. Ce que je dis, c'est que c'est de l'hypocrisie, parce qu'on fait une différence de nature alors qu'en réalité c'est une différence de degré. À partir de quel moment je peux parler d'une prothèse qui m'avantage ou qui est invalidante, et d'une prothèse qui n'est pas invalidante ? Prenons l'exemple du fauteuil. Mon amie Anne Marchini a travaillé sur les rêves des personnes handicapées, à Montpellier. Elle s'est aperçue que, suivant le moment où ils sont devenus blessés médullaires et ils rentrent en fauteuil, les gens se rêvent avec le corps non handicapé ou ils se rêvent avec le fauteuil. Dans la représentation inconsciente, il y a une modification. Tout dépend du moment où ils ont été handicapés. Donc ça joue aussi dans la représentation que le sujet se fait de lui-même par rapport à ça. 3,5 millions de personnes en France ont des implants cochléaires, ça se développe massivement. C'est présenté dans la publicité comme venant résoudre précisément un handicap, ça va effacer le handicap. Quand tu deviens prothésé ou que tu deviens hybride, tu n'es plus handicapé. Alors qu'un blessé médullaire, s'il n'a pas son fauteuil, il ne peut pas se déplacer. On pourrait très bien faire une lecture du fauteuil comme une hybridation du corps du blessé médullaire, mais on ne fait pas cette lecture-là, on dit que c'est une personne « en fauteuil ».

François SOULAGES : Je pensais tout à l'heure, quand tu parlais d'Oscar Pistorius, qui propose de courir avec des gens « normaux », que c'est un peu comme si quelqu'un, à l'invention de la bicyclette, avait proposé de faire un 100 m avec des gens qui auraient été à pied et lui à bicyclette. Donc on est renvoyé aussi à la question de la norme. Pour la bicyclette, le problème s'était posé parce qu'il y a une vingtaine d'années quelqu'un a fait un vélo qui permettait d'aller 10 % plus vite qu'un vélo normal, et on a dit : « non, on arrête ; c'est interdit pour les compétitions ». Ce qui est intéressant, et tu ne l'as pas dissocié, c'est aussi tout le problème du dopage ; tout cela est extrêmement lié. À quel moment et pour quelle raison choisit-on ceci ?

Bernard ANDRIEU : La société maintient une séparation en faisant une différence de nature pour introduire la norme. Si tu n'introduis pas de la norme, tu ne peux pas valider... Parce que l'arrière-plan, c'est quoi ? C'est le corps « naturel ». Si tu as des prothèses invisibles, ton corps a l'apparence d'un corps naturel. Quand tu es sous Botox, tu fais 35 ans alors que tu en as 45, tu as l'apparence, l'apparence est sauve. Par contre, si tu es une personne âgée de 85 ans et que le Botox, tu peux toujours en mettre, ça ne va rien faire du tout, on va dire que tu es vieux. La question que pose le Botox, c'est : aujourd'hui, quand commence la vieillesse ? C'est ça, la question que ça pose. Qu'est-ce que c'est qu'être vieux ? Déjà, on a fait le troisième âge, le quatrième âge. Maintenant, on commence à parler d'un cinquième

âge. Les anthropologues comme Gilles Boëtsch commencent dans leurs papiers à parler de cinquième âge. Le cinquième âge, ça va être au-delà de 85-90 ans, au moment où on entre vraiment dans la dépendance. On voit qu'il y a une recomposition de la question de la norme qui se pose. Tu l'as dit, c'est aussi culturel. On était ensemble en Tunisie, tu vois très bien quel est le statut des obèses en Tunisie et le statut des obèses en France, c'est très différent. Il y a aussi les représentations culturelles que se font les gens de ce qu'est le corps normatif qui changent selon l'environnement culturel. Dans notre culture, nous continuons à maintenir... Le « Spécial Beauté » de *Elle*, c'est la bible, je le lis page par page. Est-ce que tu vois dans ce magazine une personne âgée ? une personne obèse ? une personne handicapée ? Non, tout cela est éliminé de l'image du corps. Et pourtant, là-dedans, tu as des modèles qui sont sous Botox, des gens sous hormones, etc. On le sait très bien, mais avouer ça, ça voudrait dire qu'il faudrait dénaturaliser, il faudrait accepter la dénaturalisation. C'est ce que dit Haraway. Et si on accepte la dénaturalisation, ça voudrait dire que tout est culturel, tout dépend du niveau économique, parce qu'il y a ça derrière. Quand tu as 7 millions de personnes qui vivent avec 800 euros en France, qui va accéder à ça ? Politiquement, il vaut mieux dire : c'est naturel, vous pouvez y arriver en faisant un effort, en mangeant moins de pâtes avec le pain, et rentrer toujours dans le même discours sur les régimes, alors que derrière il y a de vrais enjeux.

Françoise JUHEL : La réflexion sur l'obésité en tant qu'image renvoyée du corps, et pas seulement situation de santé, est en train d'évoluer très profondément. Il y a un certain nombre de pays où on accepte assez nettement l'obésité, comme un critère qui n'est pas discriminant. Aux États-Unis, en Australie, dans beaucoup de pays.

François SOULAGES : On l'accepte, mais je ne sais pas si les gens cherchent à être obèses.

Françoise JUHEL : Il y a tout un travail sur la reconnaissance de l'obésité comme répondant à des canons tout autant que d'autres formes de corps.

Bernard ANDRIEU : Vous voulez dire de la part des gens qui critiquent les normes ou de la part des gens qui inventent les normes ?

Françoise JUHEL : De la part de gens qui se sentent concernés par de nouvelles normes à créer. Et c'est fort, c'est un mouvement puissant et ça joue beaucoup.

Bernard ANDRIEU : Oui, les *disability studies* et les *gender studies* valorisent tout à fait. Je croyais que vous disiez qu'il y avait des sociétés qui acceptaient, en Occident, que des gens soient obèses. On ne les accepte pas.

Françoise JUHEL : On les accepte dans un certain nombre de milieux, il faut bien. Et puis il y a des critères de beauté qui ne sont pas totalement exclus, parce qu'il y a toujours eu un certain attrait pour les corps plus en chair et ça n'a jamais été totalement exclu par la mode de la maigreur, qui est relativement récente dans nos sociétés. Ça, ça revient et ça participe

de l'ensemble du mouvement créé par les *gender studies* effectivement, dans cette mouvance-là.

Bernard ANDRIEU : J'ai lu le livre de Beatriz Preciado qui s'appelle *Le Contrat sexuel*, où elle dit que le gode doit remplacer le pénis. Elle y fait l'apologie de la dénaturalisation complète du corps. L'idée, c'est que, après tout, pourquoi ne se priverait-on pas de toute relation naturelle puisqu'on a des instruments technologiques ? J'en parle dans *Devenir hybride*. C'est fondamental, sa réflexion est fondamentale. C'est la déconstruction totale et c'est aussi la proposition d'une alternative, c'est-à-dire le fait qu'on pourrait dénaturiser complètement le rapport sexuel, y compris ce que dit Atlan sur l'utérus artificiel, etc. On peut aujourd'hui totalement faire ça. Est-ce que pour autant ça va se faire ? C'est la question. Ça se fait dans des minorités, des minorités qui avancent des alternatives, etc. Mais socialement, c'est-à-dire dans les représentations et surtout dans ceux qui conservent les normes, la référence est le corps naturel, la reproduction naturelle. Les *sex toys* sont des compléments, ce ne sont pas des substituts, dans la représentation normative des gens. Ce que dit Beatriz Preciado, c'est qu'il faudrait que ça remplace complètement toute relation physique, mais les gens ne sont pas prêts à faire la dénaturalisation. Non pas parce qu'ils ne le voudraient pas, mais parce que dans l'idéologie sociale qui est en train de se développer, on continue à maintenir l'idéologie naturaliste pour faire croire qu'il y a une référence à un corps naturel, alors que notre corps est de plus en plus envahi d'implants, de prothèses, d'aides à la croissance, etc. C'est-à-dire que sans la chimie, sans l'électronique et sans les OGM, etc., tout cet environnement, de toute façon le corps naturel l'incorpore. Quand on fait une analyse chimique du corps aujourd'hui d'un urbain de base, à l'intérieur on retrouve des centaines de produits chimiques, et malgré ça nous sommes adaptés. Mais on continue à nous dire que tout ça, c'est le corps naturel. Je crois qu'il y a un problème.

Serge TISSERON : Je voulais demander la parole par rapport à la question du handicap, mais j'ai aussi d'autres remarques et d'autres questions à vous poser. Par rapport au handicap, il faut savoir qu'aujourd'hui les associations pour handicapés, qui ne réunissent pas seulement des handicapés, mais aussi différents types de médecins et de soignants de handicapés, refusent de parler de « handicap ». On parle de « situation de handicap ». Mais le gouvernement français actuel, comme pratiquement dans tous les pays européens, refuse de raisonner en termes de « situation de handicap ». Par exemple, un enfant qui grandit dans une famille dans laquelle les parents sont sourds et muets, pourrait être considéré en situation de handicap, donc il pourrait bénéficier d'une aide spéciale. Donc le gouvernement a déjà tellement d'argent à dépenser à droite et à gauche qu'il ne veut pas entendre parler de ça. Mais toutes les associations pour handicapés parlent de « situation de handicap », de façon à bien marquer le fait que c'est par rapport aux chances dont les autres bénéficient que peut se définir le handicap. De ce point de vue, dès que quelqu'un est appareillé, non seulement sa situation de handicap peut se terminer, mais même ceux qui ne sont pas appareillés, si la prothèse augmente les facultés, c'est ceux-là qui sont en situation de handicap. Actuellement, le problème est résolu sur le plan sémantique de cette façon-là. Deuxième remarque. Au début, j'étais un peu dérouté du passage de l'art à la technologie,

de la technologie à l'art, et puis je me suis souvenu de ce mouvement qu'on appelait « mouvement des Amazones » (je ne sais pas où il en est maintenant) au début des prothèses mammaires, pour les femmes qui avaient une amputation du sein. À l'époque, l'idée était que les femmes devaient se faire remplacer leur sein manquant par une prothèse. Aujourd'hui, il y a l'idée qu'il vaut mieux enlever les deux à titre préventif quand l'un des deux est atteint et mettre deux prothèses. Entre les deux, il y a eu un moment où des femmes disaient : « non, pas de prothèse, mais une belle cicatrice, un tatouage ». Elles s'étaient surnommées elles-mêmes « les Amazones ». Ce qui est intéressant, c'est qu'on voit bien que la création artistique sur le corps et la prothèse relèvent du même mouvement, ce sont deux façons de réagir à la souffrance du manque. Un manque qui peut être réel dans le cas du sein amputé, mais qui peut être aussi bien un manque imaginaire par rapport à des prothèses qu'on peut s'ajouter.

Voici enfin ma question. Elle porte l'utilisation du mot « incorporation ». Il est tout à fait bien adapté à la situation anatomique qui consiste à rajouter de l'électronique à l'humain. En revanche, à partir du moment où l'humain se voit adjoindre du non-humain, il me semble qu'il y a tout un travail qui relève d'une familiarisation avec la représentation. Et là, on n'est pas dans quelque chose qu'on peut appeler « incorporation », on est dans quelque chose qu'on peut appeler « introjection ». La différence, c'est que l'incorporation concerne le corps et se fait en une fois, alors que l'introjection concerne la représentation et se fait un peu tous les jours. Vous avez évoqué ce type qui a eu les deux mains greffées et qui a écrit un livre, mais il ne faut pas oublier que le premier homme qui a eu la main d'un autre n'a pas supporté mentalement cette greffe, et il a demandé qu'on la lui enlève. La femme qui a eu un morceau de visage greffé, elle a dit quand même plusieurs fois à quel point ça lui posait des problèmes terribles d'accepter d'avoir ce nouveau visage. Pour moi, ce qui freine le mouvement d'incorporation d'objets technologiques dans le corps, c'est la nécessité de se familiariser avec la représentation. Effectivement, quand quelque chose comme la prothèse de hanche est généralisé, chaque candidat se familiarise plus vite. Johnny Hallyday ayant une prothèse à chaque hanche, du coup tout le monde a été familiarisé avec la représentation de la prothèse de hanche, c'était une pub formidable. Quand il y aura un nombre de gens de plus en plus important qui auront des électrodes, par exemple pour le Parkinson, ça va familiariser avec l'idée d'avoir une électrode à l'intérieur de son crâne, alors qu'aujourd'hui beaucoup de gens peuvent voir ça comme quelque chose qu'ils ne veulent en aucun cas. Il y a tout ce travail psychique d'apprivoisement de la représentation qui me paraît être le frein le plus important et qui relève d'un travail d'introjection. Dans le travail d'introjection, on a une partie de jeu avec. C'est pourquoi je conteste l'usage unique du mot « incorporation » pour désigner l'ensemble des phénomènes. Il me semble qu'il faut en employer deux, l'incorporation pour la partie corporelle et l'introjection pour la partie psychique. Avec l'idée que, dans l'introjection, ce qui fait qu'on va pouvoir se familiariser avec une représentation, c'est qu'on va pouvoir jouer avec. Et on retombe sur les artistes, puisque les artistes, ce qu'ils montrent finalement, c'est qu'on peut jouer avec un certain nombre de choses avec lesquelles nous ne sommes pas familiers, mais avec lesquelles eux jouent.

Bernard ANDRIEU : Je sais pourquoi je n'ai pas utilisé le terme « introjection », c'est justement la question que je voulais vous retourner. On parlait de générations tout à l'heure. Nos enfants, qui sont élevés avec Marvel, Iron Man, etc., n'ont aucune difficulté à baigner dans une culture où l'incorporation devient familière, parce qu'il y a un imaginaire derrière qui est constitué. Le problème, c'est que nous, notre génération, nous avons conservé un arrière-plan culturel dans lequel la question de l'hybridation n'est pas du tout commune, pas du tout partagée, et on en reste encore à la représentation de Frankenstein. Dans Frankenstein, effectivement, on voit bien la différence entre l'incorporation et l'introjection. Le fait que je n'en parle pas, c'est effectivement une faute du point de vue conceptuel, mais en même temps je pense que je n'en parle pas parce que je fais l'hypothèse que, si on avait un débat de société dans lequel ce qu'on a dit ce soir était clairement posé, c'est-à-dire est-ce qu'il y a vraiment des différences de nature ou des différences de degré entre des gens qui ont une double prothèse des hanches, des gens qui sont prothésés ou des gens qui sont comme Oscar Pistorius, etc., est-ce qu'il y a vraiment des différences de nature ou de degré, qui fixe les normes, à ce moment-là il y aurait un débat sur qu'est-ce que c'est que les hybrides. Pour le moment, il n'y a pas de débat. Si vous n'êtes pas handicapé, ça veut dire que vous avez un corps qui est fonctionnel, qui a une apparence fonctionnelle, et on maintient une certaine image qui fait que le jour où vous êtes blessé médullaire... On le voit bien, là où je travaille il y a une équipe qui travaille sur la réappropriation du schéma corporel chez les blessés médullaires par l'activité physique, on voit bien que c'est un problème énorme, le problème de la recomposition, l'acceptation du schéma corporel, etc. Même si on leur dit : « Vous pouvez quand même faire tel type de mouvement »... On a mis au point un fauteuil pour qu'ils fassent du kayak, qui a été validé, donc ils découvrent des plaisirs qu'ils n'avaient pas forcément avant. C'est un problème politique aussi, c'est un problème d'arrière-plan politique. C'est vrai qu'au niveau psychique, on se situe au plan individuel, je suis entièrement d'accord qu'il y a cette différence. Mais au plan collectif, on ne permet pas... Quand on va voir Iron Man, on nous dit : ça, c'est de la science-fiction. Est-ce que dans un journal télévisé on va nous montrer Iron Man et à côté une nouvelle pompe cardiaque ? Les nouvelles pompes cardiaques miniatures, on ne nous les a pas montrées, alors que c'est quand même lié, du point de vue de l'imaginaire. On nous dit : ça, c'est imaginaire, c'est fictif, c'est le futur, c'est impossible. Et ici, vous avez une petite découverte avec une autre petite découverte. Il n'y a pas du tout d'arrière-plan.

Louise MERZEAU : J'ai envie de rebondir sur ce que vous venez de dire à propos des enjeux, de la dimension politique. Ce que je trouve intéressant dans cette idée d'une dénaturalisation du corps, c'est qu'elle met en évidence le fait qu'on peut considérer le corps comme un médium. Il est à la fois capteur, prothèse, avatar. Il va peut-être aussi devenir de plus en plus support, y compris support publicitaire, parce que dans ces hybridations du corps, il y a aussi (vous l'avez évoqué) des enjeux et des intérêts économiques. Du moment qu'on introduit des matériaux, ces corps étrangers peuvent être support de logos, de marques, etc. Cela ouvre sur d'autres questions. Je pense par exemple aux puces RFID. Certaines hybridations posent la question du traçage, de la surveillance, qui sont des questions d'abord politiques. Autour de ces pistes-là, en vous écoutant, une hypothèse m'est venue : beaucoup des

choses que vous avez dites sur le corps me paraissent pouvoir être dites également de ce qu'on appelle aujourd'hui l'identité numérique ou le double numérique, c'est-à-dire justement dans un univers où on dit souvent qu'il n'y a plus de corps. On y retrouve la même confusion entre privé et public, le même brouillage des frontières entre individuel et collectif, les possibilités de traçage, de profilage, et bien sûr les multiples hybridations, notamment autour de cette figure de l'avatar, le fait de pouvoir s'inventer des identités ou de jouer sur plusieurs identités, etc.. Avec l'idée d'un gain de mobilité, de liberté, d'expressivité, mais aussi l'idée qu'on se fait de soi-même un support publicitaire ou un indice de surveillance politique.

Bernard ANDRIEU : Il y a quelque chose dont je n'ai pas du tout parlé, mais il y a un chapitre entier du livre qui est consacré à l'hybridation informatique et où j'évoque les problèmes que vous soulevez. Ce qui m'a intéressé surtout dans cette hybridation, c'est les processus d'interaction. Vous avez remarqué que j'ai une position un peu idéologique, je m'en excuse, parce qu'il y a tellement d'ouvrages qui disent que c'est dangereux, qu'il y a une dépendance, etc. Il y a des gens très compétents qui ont déjà très bien décrit tout ça. Par contre, ce qui m'intéressait par exemple, ce sont des expériences de cyberpsychologie qui ont été faites, qui permettent à des individus de modifier leur représentation par la stimulation virtuelle. Ce qui est intéressant, c'est un peu le même propos qu'on avait tout à l'heure sur la personne qui joue du violon, c'est qu'on s'aperçoit qu'il y a des impacts d'apprentissage, des impacts de modification de représentations, dans l'image du corps, dans la représentation qu'on se fait des autres, dans la représentation qu'on se fait de son propre corps et aussi dans le vécu émotionnel, sûrement encore dans d'autres dimensions. S'il y a une hybridation informatique, il y a bien sûr ce thème du brouillage des frontières, de l'avatar, etc., mais il y a aussi le fait, on le voit très bien avec la Wii qui introduit un nouveau type d'interactions, que les gens vont se servir de l'image pour pouvoir... il va y avoir une rétroaction de l'image sur ses propres coordonnées esthésiologiques par exemple, motrices même, ce qui crée bien sûr une dépendance qui est peut-être dramatique, mais qui en même temps nous fait réfléchir (l'objectif de ce séminaire, c'était aussi de réfléchir sur le statut de l'image) sur qu'est-ce que c'est qu'une image, quelle peut être la fonction d'une image. Là, on a des images qui sont quasiment performatives, qui ont quasiment un statut performatif puisqu'elles agissent directement sur le corps. Elles vont être mentalisées, mais elles vont être aussi... je ne sais pas s'il faut dire « incorporées », je ne sais pas le mot qu'il faut utiliser. Mais c'est ça qui m'a intéressé. Je travaille depuis bientôt trente ans sur le corps, je suis effaré par le fait que le corps devienne aujourd'hui un débat moral, c'est-à-dire qu'on est envahis par des questions morales alors qu'on devrait se recentrer sur la question de la pratique. Quand j'ai créé la chaire sur l'épistémologie du corps et des pratiques corporelles, j'ai bien ajouté « pratiques corporelles » parce que c'est en analysant la pratique qu'on peut s'apercevoir des modifications. Certaines sont négatives, mais certaines sont positives. Tu as dit tout à l'heure que je n'ai jamais parlé de la mort, ce n'est pas pour dire que ça n'existe pas, mais c'est pour dire qu'il y a aussi des possibilités de résilience, de remédiation, de reconfiguration, de plasticité, etc.

Louise MERZEAU : Je suis tout à fait convaincue par votre posture et l'orientation que vous donnez à votre propos. Ma remarque ne visait cependant pas du tout à introduire un jugement moral, mais simplement à expliciter le fait que ce que vous dites de l'interaction a aussi une dimension politique. Ce n'est pas pour dire : « attention, danger ». Mais pour dire : s'il y a une dimension politique, cela signifie que le politique doit s'en occuper et s'y intéresser, y compris dans ses aspects positifs.

Bernard ANDRIEU : Quand je présente ce travail à des foucaaldiens, ils me disent : « Mais Bernard, tu t'éloignes de Foucault ! » Alors que moi je pense au contraire qu'on peut trouver dans le second Foucault toute la question du sujet. C'est aussi ça la question : qu'est-ce que c'est qu'être aujourd'hui un sujet ? C'est un sujet qui est en interaction avec l'environnement. Donc c'est vrai qu'il y a la question du bio-pouvoir, la question du télécontrôle, la question du traçage, comme vous l'avez dit très bien, qui est absolument fondamentale, mais il faut aussi voir que l'environnement qu'on a fabriqué pour nos enfants est un environnement interactif. Il faut voir ce que font nos enfants, ce qu'ils font à l'âge de 10 ans par rapport à ce que nous, on faisait à cet âge, comment ils s'emparent des outils et comment ils sont modifiés par ces outils.

Hervé BERNARD : Dans votre présentation, vous n'avez pas parlé du tout de quelque chose qui aurait pu être intéressant d'évoquer, c'est : est-ce que parmi toutes ces personnes qui ont des prothèses, il y en a qui ont écrit quelque chose sur comment elles arrivent à intégrer ou à ne pas intégrer dans leur schéma corporel ces prothèses ? Vous avez décidé de prendre une position positiviste, mais il y a quand même de grandes interrogations sur ces capacités de chacun d'entre nous d'intégrer ces choses-là. La preuve, c'est que quelqu'un comme Orlan vient de tout enlever. Non seulement elle fait de la déformation numérique, mais elle a enlevé tout ce qu'elle avait mis. Elle fait de la déformation numérique depuis quatre ou cinq ans, parce que plus aucun chirurgien ne voulait l'opérer, pour des questions de procès et d'assurance. Donc elle avait déjà fait ce pas-là. Le pas suivant, c'est qu'elle les a enlevés.

Patrick CHARAUDEAU : Deux points de clarification, mais je vous ai peut-être mal compris. Le premier, c'est que vous avez eu l'air d'assimiler interaction et altérité, quand vous disiez qu'il y a tout un jeu d'altération vis-à-vis aussi bien de l'environnement, de la matière, etc. C'est quand même différent, parce que l'altérité, c'est un autre, un autre dont on peut supposer qu'il est un être pensant, dans une philosophie classique, ou un être intentionnel, dans une philosophie analytique. Alors je sais bien que le cinéma fantastique moderne donne de l'intentionnalité à de la matière inerte, mais je pense qu'il faut quand même faire une différence. C'est-à-dire que les mains greffées, c'est de l'altérité. Si se pose un problème psychique, c'est justement parce que ces mains peuvent appartenir à un autre et qu'on peut supposer que derrière ces autres mains il y avait de l'intentionnalité. Tandis que l'incorporation (ça renvoie peut-être aussi à la question de l'introjection) d'autres matières, jugées inertes dans un imaginaire normé, ce n'est quand même pas du même ordre.

Ma deuxième question, qui renvoie peut-être aussi à cette réflexion sur incorporation et introjection, c'est que vous avez l'air de vous élever contre le fait qu'on ne parle d'hybridation que quand elle est externe et qu'elle se voit, alors qu'on n'en parle pas quand elle est interne, complètement à la fois incorporée et introjectée. Et vous avez l'air de dire : on pourrait quand même reconnaître qu'on est percé ou traversé de tout un tas d'autres choses. C'est supposer qu'il y a un naturel. Or, il n'y a pas de naturel. Le naturel, c'est aussi de l'imaginaire. On a un imaginaire du naturel. Ce qui est sauvé, c'est que ça ne se voit pas. Et à partir du moment où ça ne se voit pas, il n'y a même plus de problème d'introjection nécessaire, donc on continue à faire fonctionner l'imaginaire du naturel. Alors que dans tous les autres cas qui ont été présentés, où il y a une incorporation externe, effectivement, ça met en cause cet imaginaire du naturel que l'on a. Ce sont quand même deux choses complètement différentes, celle où il y a de la métamorphose extérieure, de la transformation de la matière extérieure qui est donnée à voir, alors que l'autre n'est pas donnée à voir, donc l'imaginaire du naturel est sauvé.

Daniel BOUGNOUX : Bernard, j'ai avec toi un point commun au moins, c'est que mon grand-père était lui aussi un amputé de la guerre de 1914, avec une jambe de bois. En plus, mon père était médecin stomatologiste ; je jouais dans son cabinet avec tous ces râteliers, ces mâchoires en instance d'être posées, ces mâchoires squelettiques, ces sourires dentaires en instance de greffe, de pose.

La jambe de bois du grand-père, c'était un handicap plus gênant que les prothèses dentaires. Ceci pour dire que, pour un philosophe, la question de la prothèse est absolument cruciale, puisque c'est la question : qu'est-ce qu'on peut remplacer de moi ? Cette question, tu as tourné autour, mais il y a des philosophes qui l'ont posée de façon frontale et très aiguë. Je pense à Merleau-Ponty. Au fond, il insiste sur un noyau irréductiblement non remplaçable, sur le fait que nous avons certes des représentations, mais aussi des choses qui ne sont pas de l'ordre de la représentation, mais du sens intime du moi, du sens intime de la synesthésie, de la non-distance entre le perçu et le percevant. Et là, on ne peut pas greffer, on ne peut pas rêver d'une substitution, on ne peut pas interposer la représentation. Je crois que l'ordre de la représentation est effectivement aujourd'hui extraordinairement développé, notamment par ces images que tu as montrées, et tout ce courant cyberpunk que tu n'as pas cité. J'ai en tête le livre de Mark Dery, traduit en français il y a dix ans sous le titre *Vitesse virtuelle, la cyberculture aujourd'hui*. C'est un livre sur le mouvement cyberpunk, qui cite Stelarc et beaucoup d'autres, très intéressant. Les cyberpunks veulent survoler le corps, ils posent la question du remplaçable, avec l'hypothèse à la fois utopique et ironique (il y a beaucoup d'ironie dans tout ça, chez Orlan notamment) que tout est remplaçable, puisque la chair, chez Merleau-Ponty, devient *meat* chez les punks, c'est-à-dire la viande. Alors si mon corps n'est qu'une viande, effectivement... C'est la question : est-ce que j'ai ou est-ce que je suis un corps ? On bute forcément très vite sur cette question éthique par excellence. Frankenstein, c'est une question éthique, c'est la question de la filiation, de l'engendrement. Est-ce qu'on peut fabriquer un homme artificiellement, qui soit digne du nom d'homme ? On est pris en effet dans le politique, dans l'éthique, dans la question de Derrida touchant le propre de l'homme, c'est-à-dire ce qui résiste à la substitution prothétique, ce qui résiste à

l'excarnation autant qu'à l'introjection et qu'à la prothèse technique. Il y a énormément de questions philosophiques autour de tout ça. Souvent, les philosophes ont fait des expériences de pensée, mais aujourd'hui c'est remplacé par des expériences *in vitro*, prothétiques. Un exemple d'expérience de pensée : qu'est-ce que je serais si j'étais une chauve-souris ? C'est la fameuse question de Nagel : *what it is like to be a bat* ? Aujourd'hui, avec *La Mouche* de Cronenberg, on a des approches technologiques et pas seulement des expériences de pensée cruciales pour un philosophe. C'est aussi la question de la statue de Condillac. Condillac avait cette célèbre hypothèse que la statue sait qu'elle est moi partout où, en la touchant, elle sent qu'on la touche. Partout où on me touche, c'est moi. Si on touche la table, ce n'est pas moi. Si on touche mon bras, c'est moi, ça me touche. Mais ce qu'il ne connaissait pas, c'est que si on touche le cerveau, zone insensible par excellence, ce n'est pas moi puisque ça ne me touche pas, je ne le sens pas. Par contre, si on touche ma collection de timbres, je vais vous dire : « Halte là ! Pas touche ! C'est mon fétiche ! » Donc la question n'est pas tranchée tout à fait par le critère condillacien du ça me touche/ça ne me touche pas, parce qu'on peut toucher une zone extérieure avec beaucoup d'effectivité et on peut toucher une chose ô combien propre et intérieure, mon cerveau, avec une apparente indifférence. Ces questions demeurent ouvertes en philosophie, je trouve qu'elles sont très intéressantes. Louise posait tout à l'heure la question : notre corps est-il un médium ? Certes, oui, on dit ça par commodité de langage, mais on ne sait pas très bien ce qu'est un médium. Un médium, ce n'est pas un signe dans le cas du corps. Mon corps n'est pas un signe. Il est certes un support de signes, on peut y accrocher quantité de signes, mais mon corps est autre chose qu'un signe. Donc il faut travailler cette notion de corps non substituable au vu des expériences ironiques, provocatrices, postmodernes, très excitantes, des cyberpunks et de tout ce que tu as montré dans ces images tantôt affolantes, tantôt dérisoires, tantôt cruelles. Je pense que ce que fait Orlan, en effet, interroge sur ces frontières. Tous ces gens que tu as montrés, Stelarc, etc. nous interrogent énormément. Au fond, c'est la question : qu'est-ce qu'on peut survoler et qu'est-ce qu'on ne peut pas survoler de nous, c'est-à-dire de moi, du sujet, du sujet qui ne se réduit pas à une collection remplaçable ou substituable d'objets ? La question de la greffe est très ouverte médicalement. Par exemple, il y a des zones qu'on peut très facilement négocier. On peut greffer une jambe, mais on sent très bien que greffer un visage ou une main, c'est autre chose. Il y a des zones d'intimité, il y a une frontière moi-objet très floue par définition, qui est à la fois éthique, esthétique et politique.

Un dernier point : les stoïciens. Au fond, ils avaient une vision très cyberpunk du moi, puisque pour le stoïcien, je peux nier la souffrance qui n'est au fond qu'une représentation. Or, on sait très bien que la souffrance, à une certaine limite, n'est plus une représentation, on ne peut la disjoncter, switcher, la laisser tomber. L'utopie stoïcienne, c'est de dire : tout ce que je ressens, je peux ne pas le ressentir. Ça ne fait pas mal. C'est punk : le piercing, ça ne fait pas mal, le sadomasochisme non plus... Oui, on peut jouer avec ça un certain temps, jusqu'au point où ça ne joue plus.

Henri HUDRISIER : J'ai été évidemment très passionné par ce qui a été montré. D'abord, ça m'a fait penser à tout un fonds d'archives cinématographiques, dont je pense que certains

autour de la table le connaissent, ce sont les films des séries documentaires et pédagogiques disponibles chez Gaumont-Pathé. Certains traitent de la réhabilitation des blessés de guerre. Constatons d'abord qu'il y a là (sur presque un siècle) une migration sémantique des termes entre handicapé et mutilé et infirme. Juste après 1914, dans les archives de Gaumont-Pathé, il y a toute une série de films d'archives sur les mutilés de guerre. On disait « infirmes » et « mutilés », c'était encore marqué sur les places de métro il n'y a pas si longtemps. Dans ces archives, il y a des films d'éducation, et ce qui est intéressant, c'est que ces films d'éducation montrent comment l'homme prothésé, avec une charrue modifiée ou avec un pétrin modifié, peut redevenir laboureur, boulanger, je ne sais quoi encore. Dans mon souvenir, c'est plusieurs fois une demi-heure de film. Ce sont des films muets qui datent de 1918-1925. Socialement c'est intéressant, il a fallu que les blessés cicatrisent et que les marchands de machines agricoles fabriquent des engins adaptés. Évidemment, si on cherche les journaux d'actualités, on ne trouvera pas ces sujets spécialisés, ou alors seulement de très courts extraits. Il faudra demander à consulter spécifiquement ces séries de documentaires et films pédagogiques. Une petite remarque que je faisais avec mon voisin tout à l'heure à propos des gens qui dansent, dans des lieux de danse, avec des fauteuils d'infirmes. J'ai vu ça plusieurs fois, je crois que beaucoup de gens ont vu ça autour de la table. Après, c'était par rapport à une partie de la discussion sur la norme. Je suis un passionné de la norme depuis une quinzaine d'années, des normes technologiques. Une des questions qui se posent : quand on s'interroge sur norme, technologie et hybridation, et qu'on est du côté de comités ISO, c'est que cela met en évidence un certain nombre de questions touchant aux mutations sociales. Par exemple, j'appartiens à un comité qui s'appelle le SC36 (Normes des TIC pour l'éducation et la formation), mais le SC37, qui est le comité enregistré juste après, normalise l'anthropométrie : ces techniques d'anthropométrie permettent le contrôle d'ouverture de portes, le contrôle des passeports associé à la vérification de données identifiantes du corps (fond d'œil, empreintes digitales, etc.). On imagine que ce sont des comités qui sont extrêmement soumis à des contrôles ou des interrogations éthiques. À l'intérieur de notre comité, le SC36, il y a des questions qu'on ne peut pas poser et qui touchent à l'hybridation. Par exemple, la question du dressage des animaux avec des logiciels qui auraient été faits pour des hommes peut-elle être posée ? Est-ce politiquement correct ? Quelles questions ça pose quand on pose ces questions avec insistance ? Par contre, on a un sous-comité qui s'intéresse au handicap. Humour involontaire des institutions de normalisation, on a mis la différenciation linguistique avec le handicap, dans le même comité. Si on s'intéresse à la norme comme image d'une société, dans ces comités, forcément, l'image de la société est renvoyée à celle de l'élaboration des consensus. *In fine*, cela ressemble à du pouvoir. Quand vous avez 25 nations autour d'une table, qui votent avec une voix par nation, elles voteront selon les préjugés éthiques et idéologiques qui prévalent dans chacun de ces pays. Cela finit par s'équilibrer parce qu'on est un tiers d'Asiatiques, un tiers d'Européens et un tiers d'Américains.

Jan Pierre DELAVILLE : Je suis un peu frappé, parce que j'ai le sentiment, par rapport au handicapé, qu'on ne parle pas comme lui est susceptible de parler. Il y a une cinquantaine

d'années, j'étais responsable dans le secteur santé étudiant, et j'ai vu arriver une demande d'une vingtaine de bacheliers qui avaient passé leur bac à Garches, qui étaient presque tous des polios, mais il n'y avait pas que ça comme handicaps, et leur problème était leur image et leur intégration. C'était extrêmement fort, parce qu'ils n'avaient jamais pensé, comme les étudiants tuberculeux l'avaient fait, qu'ils étaient capables non pas de demander, mais de revendiquer également. Un beau jour, un prof leur a dit : « Mais ça existe, allez donc les trouver ! » C'est tombé sur moi, c'était logique, c'était mes fonctions. Je suis tombé sur un groupe extrêmement structuré, mais qui ne sortait pratiquement rien de ce qui était spécifique au handicap à l'extérieur. C'était extrêmement frappant. J'ai mis sept ou huit ans à les apprivoiser. Eux-mêmes avaient une difficulté à prendre conscience qu'ils pouvaient entrer dans la société civile comme n'importe qui, ce n'était pas clair. Quelques années plus tard, mon épouse, qui faisait partie de ce groupe au départ, a fait un mémoire de sciences de l'éducation sur la sexualité des handicapés qu'elle avait connus. Le groupe était un groupe homogène et assez particulier. Ils se posaient des problèmes quant au comportement des « normaux », comme ils disaient à propos de ceux qui n'avaient pas été malades, de la gestuelle du corps quand on fait l'amour. Leur vécu intérieur, appareillé ou pas appareillé, en fauteuil, médullaire ou pas médullaire, c'était absolument considérable et pas vu du tout comme le non-handicapé le percevait. La souffrance interne est perpétuelle, alors qu'ils vont connaître le même type d'usure par la vieillesse que nous. Je le vois très bien : ma femme a 71 ans, il a fallu qu'elle se décide à reprendre un fauteuil cinquante-cinq ans plus tard. C'est énorme, elle n'y arrive pas. On a deux fauteuils, dont l'un motorisé, on a fait quatre sorties avec le fauteuil motorisé. Avec l'autre, elle sort davantage. On le plie, on le met dans la voiture. Quand toute la famille se promène, c'est beaucoup plus simple. Mais ils ont vis-à-vis de l'adulte normal, qui les considère comme ce à quoi ils étaient destinés à la sortie de Garches... C'étaient des vanniers. Bacheliers ou pas, on les orientait vers la vannerie. Pour les sortir de la vannerie, il a fallu se battre pour avoir des chambres en cité universitaire, une voiture disponible. Je crois que j'ai passé mon temps de responsabilité là-dessus. Et un quatrième trimestre de bourse, parce qu'ils ne pouvaient pas aller en vacances, ils n'avaient pas les moyens. Il y avait un rejet aussi. Et l'autonomie se faisait à travers toute une série d'instruments, qu'ils pouvaient réclamer individuellement, mais qu'on leur refusait en tant que collectivité. C'était extrêmement frappant. Ils ont bougé. Quant à la danse en fauteuil, c'est vrai qu'ils adorent ça, mais qu'ils ne s'exhibent pas.

Philippe DOHY : Simplement une remarque. J'aurais aimé en faire plein, parce que votre exposé est très riche, merci beaucoup. Merci encore aux organisateurs du Collège iconique, c'est vraiment passionnant. Une simple remarque : à mon avis, à partir du moment où l'être humain commence à parler, c'est foutu, il devient hybride. En fait, le problème, c'est l'hétérogénéité complète, tout à fait lacanienne, entre le corps et le langage. L'image, à mon avis, sert à faire illusion qu'il y a homogénéité. À partir du moment où dans les représentations de cette illusion d'homogénéité, que tout coule bien entre le corps et le langage, ça n'est plus la représentation ordinaire tout simplement, censée être naturelle et normative, c'est le faux hybride.

Bernard ANDRIEU : Vous avez bien senti l'arrière-plan derrière. L'hybride, c'est un objet pour parler d'autre chose, pour parler en fait de la constitution fondamentale entre le monde et le corps. Effectivement, je partage tout à fait ce que vous venez de dire. En philosophie du corps aujourd'hui, on essaie de penser la question de l'interaction dont on parlait tout à l'heure, mais en termes de constitution du corps. C'est-à-dire qu'on est obligé de distinguer le monde et le corps, mais en même temps il faut aussi se poser le problème de savoir ce qui est incorporable, ce qui est incorporé, ce qui n'est pas incorporable, et en quoi le corps est modifié par cet environnement. Je veux juste signaler la parution du livre d'Alain de Libera, le deuxième tome d'*Archéologie du sujet*, qui s'appelle *La Quête de l'identité*. Pour répondre à la question que posait Daniel sur Locke et sur le paradoxe de Condillac, le débat de savoir à partir de quel degré d'assemblage il y a changement ou non de l'identité, dans son ouvrage Alain montre très bien comment on peut retrouver dans le débat ancien des problématiques qu'on a soulevées ce soir. Il y a au moins trois théories du sujet qui sont concurrentes, et il explique pourquoi Hobbes et pourquoi Locke vont choisir celle-là plutôt que telle autre. On peut tout à fait reprendre ces modèles et les reposer aux questions qu'on a montrées ce soir, à savoir : est-ce que le corps est un assemblage ? est-ce qu'il y a dans le corps quelque chose qui concernerait une identité suffisamment substantielle pour constituer un moi qui pourrait véritablement être indépendant des modifications de propriété ou d'état de la matière du corps ? On est vraiment sur ces questions-là. Alain de Libera le dit lui-même dans le premier tome, *Généalogie du sujet*, il veut poursuivre le travail de Foucault, et il essaie de dire : aujourd'hui, si on veut repenser la question du sujet, il faut sortir du sujet-substance. On ne peut plus continuer à penser le sujet comme un être substantiel, il faut admettre ce qu'a dit Lacan, il faut admettre qu'il y a du hiatus, mais en même temps il ne faut pas maintenir que l'hiatus, parce qu'il y a aussi des choses qui sont modifiées et incorporées. Je voulais vous remercier pour la qualité de vos remarques, qui m'aident à penser.

François SOULAGES : Merci beaucoup, Bernard, d'être venu ce soir partager tes savoirs et tes interrogations. Nous te réinviterons bientôt sur un point plus particulier de ce que tu as exposé, pour que nous passions encore un certain temps à réfléchir à tout cela.

Bernard Andrieu
Professeur " Epistémologie du corps et des pratiques corporelles"
Université Henri Poincaré/ Nancy 1/Faculté du Sport
ACCORPS& LHPS UMR 7117 CNRS

bernard.andrieu@wanadoo.fr
<http://www.staps.uhp-nancy.fr/bernard/index.htm>
<http://leblogducorps.canalblog.com>
<http://rechercheseducations.revues.org>

Professeur " Epistémologie du corps et des pratiques corporelles"
Université Henri Poincaré/ Nancy 1/Faculté du Sport
ACCORPS& LHPS UMR 7117 CNRS

Bibliographie

- Andrieu B., 2007, La peur des hybrides, *Carbone*, n°4, Contaminations, p. 31-52.
- Andrieu B. 2007, « Un corps hybridé par la technique », dans *Actuel Marx*, n°41 : 28 -39.
- Andrieu B., 2007, " Embodiment of the Chimera : toward a phenobiological subjectivity ", Eduardo Zac ed., *Signs of Life, BiotArt And Beyond*, M.I.T. Press, p. 57-68.
- Andrieu B. 2007, « Révolution et hybridité : le transcors guattarian », dans *Le Portique*, n° Guattari.
- Andrieu B. 2007, « L'Intégration des hybrides. Vers une disparition du handicap ? », dans Gaillard J. (dir.) *Pratiques sportives et handicap*, Lyon, Chronique sociale, pp. 31-38.
- Andrieu B. 2007, « Soigner par l'image tactile virtuelle : une modification biotechnologique de soi-même », dans Lachaud J.M., Lussac O. (dir.), *Arts et Nouvelles technologies*, Paris, L'Harmattan, pp. 239-252.
- Andrieu B., 2008, *Mutations sensorielles*, Ed le mort qui trompe.
- Andrieu B., 2008, *Devenir Hybride*, P. U de Nancy, Préface Stélarc.
- Andrieu B., 2008, Nous allons nous Roboscopiser, *Libération*, Entretien avec Emmanuelle Peyret.
- Andrieu B., 2008, Faut-il avoir peur des hybrides ?, dans C. Herbé, M. S. Jean, P.A. Molinari, M.A. Grimaud, E. Laforêt eds., *Généritisation et responsabilités*, Paris, Dalloz, p. 47-55.
- Andrieu B., 2008, L'Hybride, dans P. Blanchard, G. Boëtsch, D. Chevé eds., *Corps & Couleurs*, Paris, ed CNRS, p. 136-148.
- Azuma H., 2001, *Génération Otaku. Les enfants de la post-modernité*, Paris, Hachette, Trad fr 2008
- Bezowski S. 2003, L'hybridation cinéma jeux vidéos : mythe et réalité, Univ Toulouse 2.
- Bourcier M. H. Eds, 2008, Les fleurs du mâle, *Cahiers du genre*, n°49.
- Brisson L., 1997, *Le Sexe Incertain- Androgynie et Hermaphrodisme dans l'antiquité greco-romaine*, Paris, Belles lettres.
- Broca P., 1860, *Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier*, Paris, J. Claye.
- Caiozzo A., 2008, Corps hybride, corps parfait, le héros et son double dans les manuscrits enluminés de l'Orient médiéval, dans Claude Fintz ed., *Les imaginaires du corps en mutations. Du corps enchanté au corps en chantier*, Paris, L'harmattan, p. 75-91.
- Clement-Tarantino S. 2006, « La poésie romaine comme hybridation romaine. Les leçons de la greffe (Virgile, *Georgiques*, 2, 9-82) », Interférences, *Ars Scribendi*, n°4, 26 p.
- Clynes M.E., Kline N.S. 1960, "Cyborgs and Space" dans *Astronautics*. Reed., dans *The Cyborg Handbook*, Londres, Routledge, 1995, pp. 30-31.
- Couchot E. 1985, « Hybridation », dans *Modernes et après. Les Immatériaux*, Paris, Autrement, pp. 121-129.
- Couchot E. 1998, « Hybridation généralisée », *La technologie de l'art. de la photographie à la réalité virtuelle*, Paris, J. Chambon.
- Couchot E. 1999, « Les Promesses de l'hybridation numérique », dans E. Chiron, *L'œuvre en procès. Croisements dans l'art*, vol.1, pp. 1-7.
- Couchot E., Hillaire N. 2003, Un art de l'hybridation, *L'art numérique*, Paris, Champs Flammarion, pp.108-112.
- Dougan H. 2004, « Hybridation, promesses et limites », *Bulletin du Codesria*, n°1&2 : 36-42.
- Fischer J.L. 1981, « L'hydrologie et la zootaxie au siècles des Lumières », *Revue de synthèse*, 3eme série, n°101-102 : 47-72.
- Fischer J.L. 1981, « Sens, contre sens et synonymies dans l'emploi des termes mulot, métis et hybride en Zoologie de 1749 à 1860 », *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, n°2 : 23-35.
- Friedman J., 1999, The Hybridization of Roots and the Abbarrence of the Bush, in Mike Featherstone, S. Lash eds., *Spaces of Culture-City-Nation-World*, p. 230-256.
- Goffette J., 2006, *Naissance de l'anthropotechnie - De la médecine au modelage de l'humain*, Paris, Vrin.
- Goffette Jérôme, Guïoux Axel, Lasserre Evelyne, 2004, *Cyborg :approche anthropologique de l'hybridité corporelle bio-mécanique* ", *Anthropologie et Société*, vol. 28, N°3.
- Goffette Jérôme, Guïoux Axel, Lasserre Evelyne, 2004, *Le corps décor : réflexion philosophique et anthropologique sur les transformations du corps* ", *Parcours anthropologiques*, Lyon, CREA, n°4, 2004, pp. 42-51
- Graille P. 1997, « Pratiques scientifiques et littéraires de l'hybride au siècle des Lumières », *Eighteenth Century Life*, vol ; 21, n°2 : 70-80.
- Guillaume M. 1989, Les fictions hybrides, dans *La contagion des passions. Essai sur l'exotisme intérieur*, Paris, Plon, pp.168-173

- Haraway D., 1991, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*. Trad. fr. Oristelle Bonis, Préface M.H. Bourcier, Ed Jacqueline Chambon, 2008
- Hard M., Jamison A. 2005, *Hubris and Hybrids : A Cultural History of Technology and Science*, New York, Routledge.
- Hauser J., 2005, BioArt, Taxinomy of an Etymological Monster, in Gerfried Stocker and Christine Schöpf (eds), *Hybrid-Living in Paradox*, Ostfilder- Ruit : Ars Electronica/Hantje-Cantz, 185-93.
- Hauser J., ed., 2007, *Art Biotech*, Bologne, CLUED
- Hauser J., Ed., 2008, *Sk-interfaces: Exploding Borders – Creating Membranes in Art, Technology and Society*. An art and text book, Fact & Liverpool University Press.
- Hybride, *Les Cahiers du Gerf*, n°7, Université Stendhal 3 de Grenoble.
- Kapchan D.A., 1993, Hybridization and the Marketplace : Emerging Paradigms in Folkloristics, *Western Folklore*, 52 : 303-326.
- Kapchan D.A., Turner Strong P., 1999, Theorizing the Hybrid, *The Journal of American Folklore*, vol. 112, n°445, pp. 239-253.
- Lafontaine C., 2008, L'hybridation humain/machine : une voie vers la postmortalité, La société post-mortelle, Paris, Seuil, p. 163-166.
- Latour B. 1991, « La Prolifération des hybrides », *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La découverte, pp.7-10.
- Leluan-Pinker A-S., 2005, L'hybride féminin dans la littérature et les arts visuels britanniques (1850-1900) : folles chimères et vaines imaginations ?, dans F. Dupeyron-Lafay, *Représentations du corps dans les œuvres fantastiques et de sciences fictions*, Ed . M. Houdiard, p. 40-55.
- L'Hybride, *Dits*, Musées des Arts contemporains. 2002, n°1.152 p.
- Maillet A., 2007, *Prothèses lunatiques. Les lunettes, de la science aux fantasmes*, Kargo, ed Amsterdam.
- Maines R. 1999, *The Technology of Orgasm. Hysteria, the Vibrator and Women's Sexual Satisfaction*, Baltimore, The John Hopkins University Press.
- Masuoka I. 1945, « The Hybrid and the Social Process », *Phylon*, vol. 6, n°4 : 327-336.
- Molinet E. 2006, « L'Hybridation, un processus décisif dans les arts plastiques », dans *Le Portique*, n°2 : 47-54.
- Nederveen Pieterse J., 2001, Hybridity, So What ?, *Theory, Culture and Society*, 18, 226.
- Orlan. 2007, *Orlan, le récit*, Saint Etienne, Charta.
- Orlan. 2007, *Pommes-cul et Petites fleurs*, Paris, Jannink
- Ovide, *Les métamorphoses*, Paris, Les Belles Lettres, 1989.
- Pigeaud J. 1988. « La greffe du monstre », *REL*, n°66 :197-218.
- Pigeaud J., 2008, *Poétique du corps, Aux origines de la médecine*, Paris, Belles lettres.
- Poletti B., 2008, *La science au service du Handicap*, Les rapports de l'OPECST.
- Preciado B. 2000, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland.
- Preciado B. 2001, « Prothèse, mon amour », dans Lemoine C., Renard I. (dir.) *Attirances. Lesbiennes fems, Lesbiennes Butchs*, Paris, Gaies et Lesbiennes, pp. 329-335.
- Preciado B. 2002, « Gare à la gouine garou ! Ou comment se faire un corps queer à partir de la pensée straight », dans Bourcier M.H., Robichon B. (dir.) *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes*, Paris, Gaies et lesbiennes, pp. 179-214.
- Preciado B. 2005, « Plus besoin d'avoir un biopénis pour se branler au cyberfellateur ! », dans *Libération*, 25 août, p. III.
- Précioso B., 2008, *Techno-Testo*, Paris, Grasset.
- Prins B. 1995, « The Ethics of Hybrid Subject : Feminist Construction according to Donna Haraway », *Science Technology & Human Values*, vol; 20, n°3 : 352-367.
- Rambach A & L., 2001, La classe des hybrides, *Les intellos précaires*, Paris, Fayard, p. 18-46.
- Rey R. 1997, « Hybridité et Hybridation chez Charles Naudiné », dans *Bulletin d'histoire et d'épistémologie de la vie*, vol. 4, n°2 : 103-119.
- Rice J. 2005. « Cyborgography », dans *Pedagogy*, vol.5.1 : 61-75.
- Rieseberg L.H., 1997, Hybrid Origins of Plant Species, *Annual Review of Ecology and Systematics*, vol. 28, pp. 359-389.
- Rosen W., Breder H., Transit N., 1973, "Hybrids", *The Drama Review, TDR*, vol. 17, n°12 : 101-104.
- Spangler M., 2003, L'hermaphrodisme monstrueux de Diderot, *Études françaises*, Volume 39, numéro 2.
- Sperber D., 1975, Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement ?, *L'Homme*, vol.15, n°2, p. 5-34.

- Spielmann Y. 2001, « De la temporalité à la spatialité : Intermédia, Hypermédia et Hybridation. Déplacement et interrelations », dans Soulages F.(dir.), *Dialogues sur l'art et la technologie. Autour d'Edmond Couchot*, Paris, L'harmattan, pp. 101-122.
- Spiller N., 2008, *Cybrids, Architectures virtuelles*, Ed Parenthèses.
- Squier S. 1998, "Interspecies Reproduction : Xenogenie Desire and the Feminist Implication of Hybrids", *Cultural Studies*, 12, n°1 : 360-381.
- Vaude J. 2009, Greffe, fusion, hérédité. L'hybridation dans le cinéma expérimental contemporain, *Corps*, n°7.
- Veyrat N., Blanco E. et Trompette P., 2007, L'objet incorporé et la logique des situations. Les lunettes au fil de l'histoire et au gré des usages, *Revue d'anthropologie des connaissances*, n°1, p. 59-83.
- Warr T. Jones A., 2005, *Le corps de l'artiste*, Phaidon Press.
- Werbner P., Modood T., 1997, *Debating Cultural Hybridity*, London, Zed Book.
- Yong R. 1999, *Colonial Desire, Hybridity in Theory, Culture and Race*, London, Routledge